

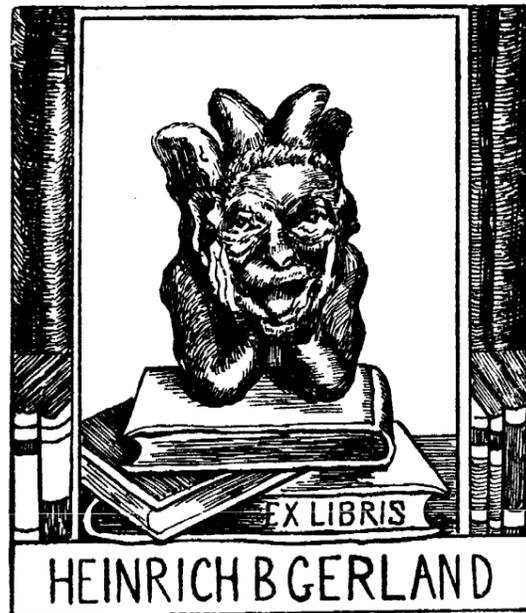
6 7 8 9 10 1 2 3 4 5 6 7 8 9 20 1 2 3 4 5 6 7 8 9



Jeanette Grandjean



210/2  
1487



4230/4

LES  
*CONFESSIONS*  
DE  
J. J. ROUSSEAU.

*LES*  
**CONFESSIONS**

*DE*

**J. J. ROUSSEAU,**

*Suivies*

**DES RÊVERIES**

**Du Promeneur Solitaire.**

TOME PREMIER.



*A GENEVE.*



M. DCC. LXXXII.



*LES*  
**CONFESSIONS**  
*DE*  
**J. J. ROUSSEAU.**

---

*LIVRE PREMIER.*

**J**E forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple , & dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; & cet homme , ce sera moi.

*Tome I.*

**A**

## 2 LES CONFESIONS.

Moi seul. Je sens mon cœur & je connois les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vauz pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jetté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra; je viendrai ce livre à la main me présenter devant le souverain Juge. Je dirai hautement: voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien & le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon; & s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire; j'ai pu

## LIVRE I. 3

supposer vrai ce que je favois avoir pu l'être, jamais ce que je favois être faux. Je me suis montré tel que je fus, méprisable & vil quand je l'ai été, bon, généreux, sublime, quand je l'ai été: j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. Etre éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables: qu'ils écoutent mes Confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes miseres. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur aux pieds de ton trône avec la même sincérité, & puis qu'un seul te dise, s'il l'ose, *je fus meilleur que cet homme - là.*

Je suis né à Geneve en 1712 d'*Isaac Rousseau* Citoyen & de *Susanne Bernard* Citoyenne; un bien fort médiocre, à partager entre quinze enfans, ayant réduit presque à rien la portion de mon pere, il n'avoit pour subsister que son

#### 4 LES CONFESIONS.

métier d'Horloger, dans lequel il étoit, à la vérité, fort habile. Ma mere, fille du Ministre *Bernard*, étoit plus riche; elle avoit de la sagesse & de la beauté: ce n'étoit pas sans peine que mon pere l'avoit obtenue. Leurs amours avoient commencé presque avec leur vie: dès l'âge de huit à neuf ans ils se promenoient ensemble tous les soirs sur la Treille; à dix ans ils ne pouvoient plus se quitter. La sympathie, l'accord des ames affermit en eux le sentiment qu'avoit produit l'habitude. Tous deux, nés tendres & sensibles, n'attendoient que le moment de trouver dans un autre la même disposition, ou plutôt ce moment les attendoit eux-mêmes, & chacun deux jeta son cœur dans le premier qui s'ouvrit pour le recevoir. Le sort qui sembloit contrarier leur passion ne fit que l'animer. Le jeune amant ne pouvant obtenir sa

#### LIVRE I.

5

maîtresse, se consumoit de douleur; elle lui conseilla de voyager pour l'oublier. Il voyagea sans fruit & revint plus amoureux que jamais. Il retrouva celle qu'il aimoit tendre & fidelle. Après cette épreuve il ne restoit qu'à s'aimer toute la vie; ils le jurèrent, & le Ciel bénit leur serment.

*Gabriel Bernard*, frere de ma mere, devint amoureux d'une des sœurs de mon pere; mais elle ne consentit à épouser le frere qu'à condition que son frere épouserait la sœur. L'amour arrangea tout, & les deux mariages se firent le même jour. Ainsi mon oncle étoit le mari de ma tante, & leurs enfans furent doublement mes cousins-germains. Il en naquit un de part & d'autre au bout d'une année; ensuite il fallut encore se séparer.

Mon oncle *Bernard* étoit Ingénieur: il alla servir dans l'Empire & en Hon-

6 LES CONFESIONS.  
grie sous le prince Eugene. Il se distingua au siège & à la bataille de Belgrade. Mon pere, après la naissance de mon frere unique, partit pour Constantinople où il étoit appelé, & devint horloger du Sérail. Durant son absence, la beauté de ma mere, son esprit, ses talens ( \* ), lui attirerent des hommages. M. de la Clofure, Résident de France, fut des plus empressés à lui en offrir. Il falloit que

---

( \* ) Elle en avoit de trop brillans pour son état, le Ministre son pere qui l'adoroit, ayant pris grand soin de son éducation. Elle dessinoit, elle chantoit, elle s'accompagnoit du Théorbe, elle avoit de la lecture & faisoit des vers passables. En voici qu'elle fit impromptu dans l'absence de son frere & de son mari, se promenant avec sa belle-sœur & leurs deux enfans, sur un propos que quelqu'un lui tint à leur sujet.

Ces deux Messieurs qui sont absens  
Nous sont chers de bien des manieres;  
Ce sont nos amis, nos amans;  
Ce sont nos maris & nos freres,  
Et les peres de ces enfans.

sa passion fût vive, puisqu'au bout de trente ans je l'ai vu s'attendrir en me parlant d'elle. Ma mere avoit plus que de la vertu pour s'en défendre; elle aimoit tendrement son mari; elle le pressa de revenir. Il quitta tout & revint. Je fus le triste fruit de ce retour. Dix mois après, je naquis infirme & malade; je coûtai la vie à ma mere, & ma naissance fut le premier de mes malheurs.

Je n'ai pas su comment mon pere supporta cette perte; mais je fais qu'il ne s'en consola jamais. Il croyoit la revoir en moi, sans pouvoir oublier que je la lui avois ôtée; jamais il ne m'embrassa que je ne sentisse à ses soupirs, à ses convulsives étreintes, qu'un regret amer se mêloit à ses caresses; elles n'en étoient que plus tendres. Quand il me disoit: Jean-Jaques, parlons de ta mere; je lui disois, hé bien,

8 LES CONFESIONS.

mon pere, nous allons donc pleurer ; & ce mot seul lui tiroit déjà des larmes. Ah ! disoit-il en gémissant ; rends - la moi , console - moi d'elle , remplis le vide qu'elle a laissé dans mon ame. T'aimerois-je ainsi si tu n'étois que mon fils ? Quarante ans après l'avoir perdue, il est mort dans les bras d'une seconde femme, mais le nom de la premiere à la bouche, & son image au fond du cœur.

Tels furent les auteurs de mes jours. De tous les dons que le Ciel leur avoit départis, un cœur sensible est le seul qu'ils me laisserent ; mais il avoit fait leur bonheur, & fit tous les malheurs de ma vie.

J'étois né presque mourant ; on espérait peu de me conserver. J'apportai le germe d'une incommodité que les ans ont renforcée, & qui maintenant ne me donne quelquefois des relâches

LIVRE I. 9

que pour me laisser souffrir plus cruellement d'une autre façon. Une sœur de mon pere, fille aimable & sage, prit si grand soin de moi qu'elle me sauva. Au moment où j'écris ceci elle est encore en vie, soignant à l'âge de quatre-vingts ans un mari plus jeune qu'elle, mais usé par la boisson. Chere tante, je vous pardonne de m'avoir fait vivre, & je m'afflige de ne pouvoir vous rendre à la fin de vos jours les tendres soins que vous m'avez prodigués au commencement des miens. J'ai aussi ma mie Jaqueline encore vivante, saine & robuste. Les mains qui m'ouvrirent les yeux à ma naissance pourront me les fermer à ma mort.

Je sentis avant de penser ; c'est le sort commun de l'humanité. Je l'éprouvai plus qu'un autre. J'ignore ce que je fis jusqu'à cinq ou six ans : je ne fais comment j'appris à lire ; je ne me sou-

10 LES CONFESIONS.

viens que de mes premières lectures & de leur effet sur moi : c'est le tems d'où je date sans interruption la conscience de moi-même. Ma mere avoit laissé des Romans. Nous nous mîmes à les lire après souper, mon pere & moi. Il n'étoit question d'abord que de m'exercer à la lecture par des livres amusans ; mais bientôt l'intérêt devint si vif que nous lisions tour-à-tour sans relâche, & passions les nuits à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon pere, entendant le matin les hirondelles, disoit tout honteux : allons nous coucher, je suis plus enfant que toi.

En peu de tems j'acquis par cette dangereuse méthode, non-seulement une extrême facilité à lire & à m'entendre, mais une intelligence unique à mon âge sur les passions. Je n'avois

LIVRE I. 11

aucune idée des choses, que tous les sentimens m'étoient déjà connus. Je n'avois rien conçu ; j'avois tout senti. Ces émotions confuses que j'éprouvai coup sur coup n'altéroient point la raison que je n'avois pas encore ; mais elles m'en formerent une d'une autre trempe, & me donnerent de la vie humaine des notions bizarres & romanesques, dont l'expérience & la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir.

Les Romans finirent avec l'été de 1719. L'hiver suivant ce fut autre chose. La bibliothèque de ma mere épuisée, on eut recours à la portion de celle de son pere qui nous étoit échue. Heureusement il s'y trouva de bons livres ; & cela ne pouvoit gueres être autrement, cette bibliothèque ayant été formée par un Ministre, à la vérité, & savant même, car c'étoit la mode alors, mais homme de goût &

d'esprit. L'Histoire de l'Eglise & de l'Empire par Le Sueur, le Discours de Bossuet sur l'histoire universelle, les Hommes illustres de Plutarque, l'Histoire de Venise par Nani, les Métamorphoses d'Ovide, La Bruyere, les Mondes de Fontenelle, ses Dialogues des mots, & quelques tomes de Moliere, furent transportés dans le cabinet de mon pere, & je les lui lisois tous les jours durant son travail. J'y pris un goût rare & peut-être unique à cet âge. Plutarque, sur-tout, devint ma lecture favorite. Le plaisir que je prenois à le relire sans cesse me guérit un peu des Romains, & je préférerais bientôt Agésilas, Brutus, Aristide, à Orondate, Artamene & Juba. De ces intéressantes lectures, des entretiens qu'elles occasionnoient entre mon pere & moi, se forma cet esprit libre & républicain, ce caractère indomptable &

fier, impatient de joug & de servitude, qui m'a tourmenté tout le tems de ma vie dans les situations les moins propres à lui donner l'essor. Sans cesse occupé de Rome & d'Athenes, vivant, pour ainsi dire, avec leurs grands hommes, né moi-même Citoyen d'une république, & fils d'un pere dont l'amour de la patrie étoit la plus forte passion, je m'en enflammois à son exemple; je me croyois Grec ou Romain; je devenois le personnage dont je lisois la vie: le récit des traits de constance & d'intrépidité qui m'avoient frappé me rendoit les yeux étincelans & la voix forte. Un jour que je racontois à table l'aventure de Scevola, on fut effrayé de me voir avancer & tenir la main sur un réchaud pour représenter son action.

J'avois un frere plus âgé que moi de sept ans. Il apprenoit la profession de

mon pere. L'extrême affection qu'on avoit pour moi le faisoit un peu négliger , & ce n'est pas cela que j'approuve. Son éducation se sentit de cette négligence. Il prit le train du libertinage , même avant l'âge d'être un vrai libertin. On le mit chez un autre maître , d'où il faisoit des escapades , comme il en avoit fait de la maison paternelle. Je ne le voyois presque point : à peine puis-je dire avoir fait connoissance avec lui : mais je ne laissois pas de l'aimer tendrement , & il m'aimoit autant qu'un polisson peut aimer quelque chose. Je me souviens qu'une fois que mon pere le châtioit rudement & avec colere , je me jettai impétueusement entre deux , l'embrassant étroitement. Je le couvris ainsi de mon corps , recevant les coups qui lui étoient portés , & je m'obstinai si bien dans cette attitude qu'il fallut enfin

que mon pere lui fit grace , soit désarmé par mes cris & mes larmes , soit pour ne pas me maltraiter plus que lui. Enfin mon frere tourna si mal qu'il s'enfuit & disparut tout-à-fait. Quelque tems après on fut qu'il étoit en Allemagne. Il n'écrivit pas une seule fois. On n'a plus eu de ses nouvelles depuis ce tems-là , & voilà comment je suis demeuré fils unique.

Si ce pauvre garçon fut élevé négligemment , il n'en fut pas ainsi de son frere , & les enfans des Rois ne feroient être soignés avec plus de zele que je le fus durant mes premiers ans , idolâtré de tout ce qui m'environnoit , & toujours , ce qui est bien plus rare , traité en enfant chéri , jamais en enfant gâté. Jamais une seule fois , jusqu'à ma sortie de la maison paternelle , on ne m'a laissé courir seul dans la rue avec les autres enfans : jamais on

n'eut à réprimer en moi ni à satisfaire aucune de ces fantasques humeurs qu'on impute à la nature, & qui naissent toutes de la seule éducation. J'avois les défauts de mon âge ; j'étois babillard, gourmand, quelquefois menteur. J'aurois volé des fruits, des bonbons, de la mangeaille ; mais jamais je n'ai pris plaisir à faire du mal, du dégat, à charger les autres, à tourmenter de pauvres animaux. Je me souviens pourtant d'avoir une fois pissé dans la marmite d'une de nos voisines appelée Madame Clot, tandis qu'elle étoit au prêche. J'avoue même que ce souvenir me fait encore rire, parce que Madame Clot, bonne femme au demeurant, étoit bien la vieille la plus grognon qui je connus de ma vie. Voilà la courte & véridique histoire de tous mes méfaits enfantins.

Comment

Comment ferois-je devenu méchant, quand je n'avois sous les yeux que des exemples de douceur, & autour de moi que les meilleures gens du monde ? Mon pere, ma tante, ma mie, mes parens, nos amis, nos voisins, tout ce qui m'environnoit ne m'obéissoit pas à la vérité, mais m'aimoit ; & moi je les aimois de même. Mes volontés étoient si peu excitées & si peu contrariées, qu'il ne me venoit pas dans l'esprit d'en avoir. Je puis jurer que jusqu'à mon asservissement sous un maître, je n'ai pas su ce que c'étoit qu'une fantaisie. Hors le tems que je passois à lire ou écrire auprès de mon pere, & celui où ma mie me menoit promener, j'étois toujours avec ma tante, à la voir broder, à l'entendre chanter, assis ou debout à côté d'elle, & j'étois content. Son enjouement, sa

Tome I.

B

douceur, sa figure agréable, m'ont laissé de si fortes impressions, que je vois encore son air, son regard, son attitude; je me souviens de ses petits propos caressans : je dirois comment elle étoit vêtue & coëffée, sans oublier les deux crochets que ses cheveux noirs faisoient sur ses tempes, selon la mode de ce tems-là.

Je suis persuadé que je lui dois le goût ou plutôt la passion pour la musique, qui ne s'est bien développée en moi que long-tems après. Elle favoit une quantité prodigieuse d'airs & de chansons qu'elle chantoit avec un filet de voix fort douce. La sérénité d'ame de cette excellente fille éloignoit d'elle & de tout ce qui l'environnoit la rêverie & la tristesse. L'attrait que son chant avoit pour moi fut tel que non-seulement plusieurs de ses chansons me sont toujours res-

tées dans la mémoire, mais qu'il m'en revient même, aujourd'hui que je l'ai perdue, qui totalement oubliées depuis mon enfance, se retracent à mesure que je vieillis, avec un charme que je ne puis exprimer. Diroit-on que moi, vieux radoteur, rongé de soucis & de peines, je me surprends quelquefois à pleurer comme un enfant, en marmotant ces petits airs d'une voix déjà cassée & tremblante? Il y en a un sur-tout, qui m'est bien revenu tout entier, quant à l'air; mais la seconde moitié des paroles s'est constamment refusée à tous mes efforts pour me la rappeler, quoiqu'il m'en revienne confusément les rimes. Voici le commencement, & ce que j'ai pu me rappeler du reste.

Tircis , je n'ose  
 Ecouter ton Chalumeau  
 Sous l'Ormeau ;  
 Car on en cause  
 Déjà dans notre hameau.

. . . . .  
 . . . . . un Berger  
 . . . . . s'engager  
 . . . . . fans danger ;

Et toujours l'épine est sous la rose.

Je cherche où est le charme attendrissant que mon cœur trouve à cette chanson : c'est un caprice auquel je ne comprends rien ; mais il m'est de toute impossibilité de la chanter jusqu'à la fin , sans être arrêté par mes larmes. J'ai cent fois projeté d'écrire à Paris pour faire chercher le reste des paroles , si tant est que quelqu'un les connoisse encore. Mais je suis presque sûr que le plaisir que je prends à me rappeler cet air s'évanouiroit en partie, si j'avois la preuve que d'autres que ma pauvre tante *Suson* l'ont chanté.

Telles furent les premières affections de mon entrée à la vie ; ainsi commençoit à se former ou à se montrer en moi ce cœur à la fois si fier & si tendre , ce caractère efféminé , mais pourtant indomptable , qui , flottant toujours entre la foiblesse & le courage , entre la mollesse & la vertu , m'a jusqu'au bout mis en contradiction avec moi-même , & a fait que l'abstinence & la jouissance , le plaisir & la sagesse , m'ont également échappé.

Ce train d'éducation fut interrompu par un accident dont les suites ont influé sur le reste de ma vie. Mon pere eut un démêlé avec un M. G\*\*\*, Capitaine en France , & apparenté dans le Conseil. Ce G\*\*\*, homme insolent & lâche , figna du nez , & pour se venger accusa mon pere d'avoir mis l'épée à la main dans la

ville. Mon pere, qu'on voulut envoyer en prison, s'obstinoit à vouloir que, selon la loi, l'accusateur y entrât aussi bien que lui. N'ayant pu l'obtenir, il aima mieux sortir de Geneve & s'expatrier pour le reste de sa vie, que de céder sur un point où l'honneur & la liberté lui paroissoient compromis.

Je restai sous la tutele de mon oncle *Bernard* alors employé aux fortifications de Geneve. Sa fille ainée étoit morte, mais il avoit un fils de même âge que moi. Nous fûmes mis ensemble à Boffey en pension chez le Ministre *Lambercier*, pour y apprendre, avec le latin, tout le menu fatras dont on l'accompagne sous le nom d'éducation.

Deux ans passés au village adoucirent un peu mon âpreté romaine, & me ramenerent à l'état d'enfant. A Geneve, où l'on ne m'imposoit rien,

j'aimois l'application, la lecture; c'étoit presque mon seul amusement. A Boffey le travail me fit aimer les jeux qui lui servoient de relâche. La campagne étoit pour moi si nouvelle que je ne pouvois me lasser d'en jouir. Je pris pour elle un goût si vif qu'il n'a jamais pu s'éteindre. Le souvenir des jours heureux que j'y ai passés m'a fait regretter son séjour & ses plaisirs dans tous les âges, jusqu'à celui qui m'y a ramené. M. *Lambercier* étoit un homme fort raisonnable, qui, sans négliger notre instruction, ne nous chargeoit point de devoirs extrêmes. La preuve qu'il s'y prenoit bien est que, malgré mon aversion pour la gêne, je ne me suis jamais rappelé avec dégoût mes heures d'étude, & que si je n'appris pas de lui beaucoup de choses, ce que j'appris je l'appris sans peine, & n'en ai rien oublié.

La simplicité de cette vie champêtre me fit un bien d'un prix inestimable en ouvrant mon cœur à l'amitié. Jusqu'alors je n'avois connu que des sentimens élevés, mais imaginaires. L'habitude de vivre ensemble dans un état paisible m'unit tendrement à mon cousin *Bernard*. En peu de tems j'eus pour lui des sentimens plus affectueux que ceux que j'avois eus pour mon frere, & qui ne se font jamais effacés. C'étoit un grand garçon fort efflanqué, fort fluet, aussi doux d'esprit que foible de corps, & qui n'abusoit pas trop de la prédilection qu'on avoit pour lui dans la maison, comme fils de mon tuteur. Nos travaux, nos amusemens, nos goûts étoient les mêmes; nous étions seuls; nous étions de même âge; chacun des deux avoit besoin d'un camarade: nous séparer étoit en quelque sorte nous

anéantir. Quoique nous eussions peu d'occasions de faire preuve de notre attachement l'un pour l'autre, il étoit extrême; & non-seulement nous ne pouvions vivre un instant séparés, mais nous n'imaginions pas que nous pussions jamais l'être. Tous deux d'un esprit facile à céder aux caresses, complaisans quand on ne vouloit pas nous contraindre, nous étions toujours d'accord sur tout. Si, par la faveur de ceux qui nous gouvernoient, il avoit sur moi quelque ascendant sous leurs yeux; quand nous étions seuls, j'en avois un sur lui qui rétablissoit l'équilibre. Dans nos études, je lui soufflois sa leçon quand il hésitoit; quand mon thème étoit fait, je lui aidais à faire le sien, & dans nos amusemens mon goût plus actif lui servoit toujours de guide. Enfin, nos deux caractères s'accordoient si bien, & l'amitié qui nous

uniffoit étoit si vraie, que dans plus de cinq ans que nous fûmes presque inséparables, tant à Boffey qu'à Geneve, nous nous battîmes souvent, je l'avoue; mais jamais on n'eut besoin de nous séparer, jamais une de nos querelles ne dura plus d'un quart-d'heure, & jamais une seule fois nous ne portâmes l'un contre l'autre aucune accusation. Ces remarques font, si l'on veut, puérides; mais il en résulte pourtant un exemple peut-être unique, depuis qu'il existe des enfans.

La maniere dont je vivois à Boffey me convenoit si bien, qu'il ne lui a manqué que de durer plus long-tems pour fixer absolument mon caractère. Les sentimens tendres, affectueux, paisibles, en faisoient le fond. Je crois que jamais individu de notre espece n'eut naturellement moins de vanité que moi. Je m'élevois par élans à des

mouvemens sublimes; mais je retombois aussi-tôt dans ma langueur. Etre aimé de tout ce qui m'approchoit étoit le plus vif de mes desirs. J'étois doux, mon cousin l'étoit; ceux qui nous gouvernoient l'étoient eux-mêmes. Pendant deux ans entiers je ne fus ni témoin ni victime d'un sentiment violent. Tout nourrissoit dans mon cœur les dispositions qu'il reçut de la nature. Je ne connoissois rien d'aussi charmant que de voir tout le monde content de moi & de toute chose. Je me souviendrai toujours qu'au temple répondant au catéchisme, rien ne me troubloit plus quand il m'arrivoit d'hésiter, que de voir sur le visage de Mlle. *Lamercier* des marques d'inquiétude & de peine. Cela seul m'affligeoit plus que la honte de manquer en public, qui m'affectoit pourtant extrêmement: car quoique peu sen-

fible aux louanges, je le fus toujours beaucoup à la honte, & je puis dire ici que l'attente des réprimandes de Mlle. *Lamercier* me donnoit moins d'alarmes que la crainte de la chagriner.

Cependant elle ne manquoit pas au besoin de sévérité, non plus que son frere : mais comme cette sévérité, presque toujours juste, n'étoit jamais emportée, je m'en affligeois & ne m'en mutinois point. J'étois plus fâché de déplaire que d'être puni, & le signe du mécontentement m'étoit plus cruel que la peine afflictive. Il est embarrassant de m'expliquer mieux, mais cependant il le faut. Qu'on changeroit de méthode avec la jeunesse, si l'on voyoit mieux les effets éloignés de celle qu'on emploie toujours indistinctement & souvent indiscrettement ! La grande leçon

qu'on peut tirer d'un exemple aussi commun que funeste, me fait résoudre à le donner.

Comme Mlle. *Lamercier* avoit pour nous l'affection d'une mere, elle en avoit aussi l'autorité, & la portoit quelquefois jusqu'à nous infliger la punition des enfans, quand nous l'avions méritée. Assez long-tems elle s'en tint à la menace, & cette menace d'un châtiment tout nouveau pour moi me sembloit très-effrayante ; mais après l'exécution, je la trouvai moins terrible à l'épreuve que l'attente ne l'avoit été, & ce qu'il y a de plus bizarre est que ce châtiment m'affectionna davantage encore à celle qui me l'avoit imposé. Il falloit même toute la vérité de cette affection & toute ma douceur naturelle pour m'empêcher de chercher le retour du même traitement en le méritant : car j'avois trouvé dans la

donleur, dans la honte même, un mélange de sensualité qui m'avoit laissé plus de desir que de crainte de l'éprouver derechef par la même main. Il est vrai que, comme il se méloit sans doute à cela quelque instinct précocé du sexe, le même châtement reçu de son frere ne m'eût point du tout paru plaissant. Mais de l'humeur dont il étoit, cette substitution n'étoit gueres à craindre; & si je m'abstenois de mériter la correction, c'étoit uniquement de peur de fâcher Mlle. *Lambercier*; car tel est en moi l'empire de la bienveillance, & même de celle que les sens ont fait naître, qu'elle leur donna toujours la loi dans mon cœur.

Cette récidive que j'éloignois sans la craindre, arriva sans qu'il y eût de ma faute, c'est-à-dire, de ma volonté, & j'en profitai, je puis dire, en sûreté de conscience. Mais cette seconde

fois fut aussi la dernière : car Mlle. *Lambercier* s'étant sans doute aperçue à quelque signe que ce châtement n'alloit pas à son but, déclara qu'elle y renonçoit & qu'il la fatiguoit trop. Nous avions jusques-là couché dans sa chambre, & même en hiver quelquefois dans son lit. Deux jours après on nous fit coucher dans une autre chambre, & j'eus désormais l'honneur dont je me serois bien passé d'être traité par elle en grand garçon.

Qui croiroit que ce châtement d'enfant reçu à huit ans par la main d'une fille de trente a décidé de mes goûts, de mes desirs, de mes passions, de moi pour le reste de ma vie, & cela précisément dans le sens contraire à ce qui devoit s'enfuir naturellement? En même tems que mes sens furent allumés, mes desirs prirent si bien le change, que, bornés à ce que j'avois éprouvé, ils

ne s'aviserent point de chercher autre chose. Avec un sang brûlant de sensualité presque dès ma naissance , je me conservai pur de toute souillure jusqu'à l'âge où les tempéramens les plus froids & les plus tardifs se développent. Tourmenté long - tems , sans savoir de quoi , je dévorais d'un œil ardent les belles personnes ; mon imagination me les rappelloit sans cesse , uniquement pour les mettre en œuvre à ma mode , & en faire autant de Demoiselles *Lambercier*.

Même après l'âge nubile , ce goût bizarre toujours persistant , & porté jusqu'à la dépravation , jusqu'à la folie , m'a conservé les mœurs honnêtes qu'il sembleroit avoir dû m'ôter. Si jamais éducation fut modeste & chaste , c'est assurément celle que j'ai reçue. Mes trois tantes n'étoient pas seulement des personnes d'une sage

sage exemplaire , mais d'une réserve que depuis long-tems les femmes ne connoissent plus. Mon pere , homme de plaisir , mais galant à la vieille mode , n'a jamais tenu près des femmes qu'il aimoit le plus , des propos dont une vierge eût pu rougir , & jamais on n'a poussé plus loin que dans ma famille & devant moi le respect qu'on doit aux enfans. Je ne trouvai pas moins d'attention chez M. *Lambercier* sur le même article , & une fort bonne servante y fut mise à la porte , pour un mot un peu gaillard qu'elle avoit prononcé devant nous. Non-seulement je n'eus jusqu'à mon adolescence aucune idée distincte de l'union des sexes ; mais jamais cette idée confuse ne s'offrit à moi que sous une image odieuse & dégoûtante. J'avois pour les filles publiques une horreur qui ne s'est jamais effacée ; je ne pouvois

voir un débauché sans dédain, sans effroi même : car mon aversion pour la débauche alloit jusques-là, depuis qu'allant un jour au petit Sacconex par un chemin creux, je vis des deux côtés des cavités dans la terre où l'on me dit que ces gens-là faisoient leurs accouplemens. Ce que j'avois vu de ceux des chiennes me revenoit aussi toujours à l'esprit en pensant aux autres, & le cœur me soulevoit à ce seul souvenir.

Ces préjugés de l'éducation, propres par eux-mêmes à retarder les premières explosions d'un tempérament combustible, furent aidés, comme j'ai dit, par la diversion que firent sur moi les premières pointes de la sensualité. N'imaginant que ce que j'avois senti ; malgré des effervescences de sang très-incommodes, je ne savois porter mes desirs que vers l'espece de volupté qui m'étoit connue, sans aller jamais jus-

qu'à celle qu'on m'avoit rendue haïssable, & qui tenoit de si près à l'autre, sans que j'en eusse le moindre soupçon. Dans mes sottises fantaisies, dans mes érotiques fureurs, dans les actes extravagans auxquels elles me portoient quelquefois, j'empruntois imaginativement le secours de l'autre sexe, sans penser jamais qu'il fût propre à nul autre usage qu'à celui que je brûlois d'en tirer.

Non - seulement donc c'est ainsi qu'avec un tempérament très-ardent, très-lascif, très-précoce, je passai toutefois l'âge de puberté sans desirer, sans connoître d'autres plaisirs des sens que ceux dont Mlle. *Lambercier* m'avoit très-innocemment donné l'idée ; mais quand enfin le progrès des ans m'eut fait homme, c'est encore ainsi que ce qui devoit me perdre me conserva. Mon ancien goût d'enfant, au

lieu de s'évanouir, s'associa tellement à l'autre que je ne pus jamais l'écartier des desirs allumés par mes sens ; & cette folie , jointe à ma timidité naturelle , m'a toujours rendu très-peu entreprenant près des femmes , faute d'oser tout dire ou de pouvoir tout faire ; l'espece de jouissance dont l'autre n'étoit pour moi que le dernier terme ne pouvant être usurpée par celui qui la desire , ni devinée par celle qui peut l'accorder. J'ai ainsi passé ma vie à convoiter & me taire auprès des personnes que j'aimois le plus. N'osant jamais déclarer mon goût , je l'amusois du moins par des rapports qui m'en conservoient l'idée. Etre aux genoux d'une maîtresse impérieuse , obéir à ses ordres , avoir des pardons à lui demander , étoient pour moi de très-douces jouissances ; & plus ma vive imagination m'enflammoit le sang , plus j'avois l'air d'un amant

tranfi. On conçoit que cette maniere de faire l'amour n'amene pas des progrès bien rapides , & n'est pas fort dangereuse à la vertu de celles qui en font l'objet. J'ai donc fort peu possédé ; mais je n'ai pas laissé de jouir beaucoup à ma maniere ; c'est-à-dire , par l'imagination. Voilà comment mes sens , d'accord avec mon humeur timide & mon esprit romanesque , m'ont conservé des sentimens purs & des mœurs honnêtes , par les mêmes goûts qui , peut-être avec un peu plus d'effronterie , m'auroient plongé dans les plus brutales voluptés.

J'ai fait le premier pas & le plus pénible dans le labyrinthe obscur & fangeux de mes confessions. Ce n'est pas ce qui est criminel qui coûte le plus à dire , c'est ce qui est ridicule & honteux. Dès à présent je suis sûr de moi ; après ce que je viens d'oser dire , rien

ne peut plus m'arrêter. On peut juger de ce qu'ont pu me coûter de semblables aveux, sur ce que dans tout le cours de ma vie, emporté quelquefois près de celles que j'aimois par les fureurs d'une passion qui m'ôtoit la faculté de voir, d'entendre; hors de sens, & faisi d'un tremblement convulsif dans tout mon corps, jamais je n'ai pu prendre sur moi de leur déclarer ma folie, & d'implorer d'elles dans la plus intime familiarité la seule faveur qui manquoit aux autres. Cela ne m'est jamais arrivé qu'une fois dans l'enfance, avec un enfant de mon âge; encore fut-ce elle qui en fit la première proposition.

En remontant de cette sorte aux premières traces de mon être sensible, je trouve des élémens qui, semblant quelquefois incompatibles, n'ont pas laissé de s'unir pour produire avec force

un effet uniforme & simple, & j'en trouve d'autres qui, les mêmes en apparence, ont formé par le concours de certaines circonstances de si différentes combinaisons, qu'on n'imagineroit jamais qu'ils eussent entr'eux aucun rapport. Qui croiroit, par exemple, qu'un des ressorts les plus vigoureux de mon ame fût trempé dans la même source d'où la luxure & la mollesse ont coulé dans mon sang? Sans quitter le sujet dont je viens de parler, on en va voir fortir une impression bien différente.

J'étudiois un jour seul ma leçon dans la chambre contiguë à la cuisine. La servante avoit mis sécher à la plaque les peignes de Mlle. *Lambercier*. Quand elle revint les prendre, il s'en trouva un dont tout un côté de dents étoit brisé. A qui s'en prendre de ce dégât? Personne autre que moi n'étoit

entré dans la chambre. On m'interroge; je nie d'avoir touché le peigne. M. & Mlle. *Lamercier* se réunissent, m'exhortent, me pressent, me menacent : je persiste avec opiniâtreté ; mais la conviction étoit trop forte, elle l'emporta sur toutes mes protestations, quoique ce fût la première fois qu'on m'eût trouvé tant d'audace à mentir. La chose fut prise au sérieux ; elle méritoit de l'être. La méchanceté, le mensonge, l'obstination parurent également dignes de punition : mais pour le coup ce ne fut pas par Mlle. *Lamercier* qu'elle me fut infligée. On écrivit à mon oncle *Bernard* ; il vint. Mon pauvre cousin étoit chargé d'un autre délit non moins grave : nous fûmes enveloppés dans la même exécution. Elle fut terrible. Quand, cherchant le remède dans le mal même, on eût voulu pour jamais amor-

tir mes sens dépravés, on n'auroit pu mieux s'y prendre. Aussi me laisserent-ils en repos pour long-tems.

On ne put m'arracher l'aveu qu'on exigeoit. Repris à plusieurs fois, & mis dans l'état le plus affreux, je fus inébranlable. J'aurois souffert la mort & j'y étois résolu. Il fallut que la force même cédât au diabolique entêtement d'un enfant ; car on n'appella pas autrement ma constance. Enfin je sortis de cette cruelle épreuve en pièces, mais triomphant.

Il y a maintenant près de cinquante ans de cette aventure, & je n'ai pas peur d'être puni derechef pour le même fait. Hé bien, je déclare à la face du Ciel que j'en étois innocent, que je n'avois ni cassé ni touché le peigne, que je n'avois pas approché de la plaque, & que je n'y avois pas même songé. Qu'on ne me demande

pas comment ce dégât se fit; je l'ignore, & ne puis le comprendre; ce que je fais très-certainement, c'est que j'en étois innocent.

Qu'on se figure un caractère timide & docile dans la vie ordinaire, mais ardent, fier indomptable dans les passions; un enfant toujours gouverné par la voix de la raison, toujours traité avec douceur, équité, complaisance; qui n'avoit pas même l'idée de l'injustice, & qui, pour la première fois, en éprouve une si terrible, de la part précisément des gens qu'il chérit & qu'il respecte le plus. Quel renversement d'idées! quel désordre de sentimens! quel bouleversement dans son cœur, dans sa cervelle, dans tout son petit être intelligent & moral! Je dis qu'on s'imagine tout cela, s'il est possible; car pour moi, je ne me sens pas capable

de démêler, de suivre la moindre trace de ce qui se passoit alors en moi.

Je n'avois pas encore assez de raison pour sentir combien les apparences me condamnoient, & pour me mettre à la place des autres. Je me tenois à la mienne, & tout ce que je sentoais, c'étoit la rigueur d'un châtement effroyable pour un crime que je n'avois pas commis. La douleur du corps, quoique vive, m'étoit peu sensible; je ne sentoais que l'indignation, la rage, le désespoir. Mon cousin, dans un cas à peu près semblable, & qu'on avoit puni d'une faute involontaire comme d'un acte prémédité, se mettoit en fureur à mon exemple, & se montoit, pour ainsi dire, à mon unisson. Tous deux dans le même lit nous nous embrassions avec des transports convulsifs; nous étouffions; & quand nos jeunes cœurs un peu foulagés,

44 LES CONFESIONS.

pouvoient exhiler leur colere , nous nous levions sur notre séant , & nous nous mettions tous deux à crier cent fois de toute notre force : *Carnifex , carnifex , carnifex.*

Je sens en écrivant ceci que mon pouls s'élève encore ; ces momens me feront toujours présens , quand je vivrois cent mille ans. Ce premier sentiment de la violence & de l'injustice est resté si profondément gravé dans mon ame , que toutes les idées qui s'y rapportent me rendent ma première émotion ; & ce sentiment , relatif à moi dans son origine , a pris une telle consistance en lui-même , & s'est tellement détaché de tout intérêt personnel , que mon cœur s'enflamme au spectacle ou au récit de toute action injuste , quel qu'en soit l'objet & en quelque lieu qu'elle se commette , comme si l'effet en retom-

LIVRE I. 45

boit sur moi. Quand je lis les cruautés d'un tyran féroce , les subtiles noirceurs d'un fourbe de prêtre , je partirois volontiers pour aller poignarder ces misérables , dussai-je cent fois y périr. Je me suis souvent mis en nage à poursuivre à la course , ou à coups de pierre , un coq , une vache , un chien , un animal que j'en voyois tourmenter un autre , uniquement parce qu'il se sentoit le plus fort. Ce mouvement peut m'être naturel , & je crois qu'il l'est ; mais le souvenir profond de la première injustice que j'ai soufferte y fut trop long - tems & trop fortement lié , pour ne l'avoir pas beaucoup renforcé.

Là fut le terme de la sérénité de ma vie enfantine. Dès ce moment je cessai de jouir d'un bonheur pur , & je sens aujourd'hui même que le souvenir des charmes de mon enfance

45 LES CONFESIONS.  
s'arrête là. Nous restâmes encore à Boffey quelques mois. Nous y fûmes comme on nous représente le premier homme encore dans le paradis terrestre, mais ayant cessé d'en jouir. C'étoit en apparence la même situation, & en effet une toute autre manière d'être. L'attachement, le respect, l'intimité, la confiance, ne lioient plus les élèves à leurs guides; nous ne les regardions plus comme des dieux qui lisoient dans nos cœurs: nous étions moins honteux de mal faire, & plus craintifs d'être accusés: nous commençons à nous cacher, à nous mutiner, à mentir. Tous les vices de notre âge corrompoient notre innocence & enlaidissoient nos jeux. La campagne même perdit à nos yeux cet attrait de douceur & de simplicité qui va au cœur. Elle nous sembloit déserte & sombre; elle s'étoit comme couverte

LIVRE I. 47  
d'un voile qui nous en cachoit les beautés. Nous cessâmes de cultiver nos petits jardins, nos herbes, nos fleurs. Nous n'allions plus gratter légèrement la terre & crier de joie, en découvrant le germe du grain que nous avions semé. Nous nous dégoûtâmes de cette vie; on se dégoûta de nous; mon oncle nous retira, & nous nous séparâmes de M. & Mlle. *Lamercier*, rassasiés les uns des autres & regrettant peu de nous quitter.

Près de trente ans se sont passés depuis ma sortie de Boffey, sans que je m'en sois rappelé le séjour d'une manière agréable par des souvenirs un peu liés: mais depuis qu'ayant passé l'âge mûr je décline vers la vieillesse, je sens que ces mêmes souvenirs renaissent, tandis que les autres s'effacent, & se gravent dans ma mémoire avec des traits dont le charme & la force

48 LES CONFESIONS.

augmentent de jour en jour ; comme si sentant déjà la vie qui s'échappe , je cherchois à la refaisir par ses commencemens. Les moindres faits de ce tems-là me plaisent par cela seul qu'ils sont de ce tems-là. Je me rappelle toutes les circonstances des lieux , des personnes , des heures. Je vois la servante ou le valet agissant dans la chambre , une hirondelle entrant par la fenêtre , une mouche se poser sur ma main , tandis que je récitois ma leçon : je vois tout l'arrangement de la chambre où nous étions ; le cabinet de M. *Lamercier* à main droite , une estampe représentant tous les Papes , un barometre , un grand calendrier ; des framboisiers qui , d'un jardin fort élevé , dans lequel la maison s'enfonçoit sur le derrière , venoient ombrager la fenêtre , & passoient quelquefois jusqu'en dedans. Je fais bien que le lecteur n'a pas

LIVRE I.

49

pas grand besoin de savoir tout cela ; mais j'ai besoin , moi , de le lui dire. Que n'osé-je lui raconter de même toutes les petites anecdotes de cet heureux âge , qui me font encore tressaillir d'aïse quand je me les rappelle ! Cinq ou six sur-tout . . . . . composons. Je vous fais grace des cinq , mais j'en veux une , une seule ; pourvu qu'on me la laisse conter le plus longuement qu'il me sera possible , pour prolonger mon plaisir.

Si je ne cherchois que le vôtre , je pourrois choisir celle du derrière de Mlle. *Lamercier* , qui , par une malheureuse culbute au bas du pré , fut étalé tout en plein devant le Roi de Sardaigne à son passage ; mais celle du noyer de la terrasse est plus amusante pour moi qui fus acteur , au lieu que je ne fus que spectateur de la culbute ; & j'avoue que je ne trouvai pas le

moindre mot pour rire à un accident qui, bien que comique en lui-même, m'alarmoit pour une personne que j'aimois comme une mere, & peut-être plus.

O vous, lecteurs curieux de la grande histoire du noyer de la terrasse, écoutez - en l'horrible tragédie, & vous abstenes de frémir si vous pouvez.

Il y avoit hors la porte de la cour une terrasse à gauche en entrant, sur laquelle on alloit souvent s'asseoir l'après-midi, mais qui n'avoit point d'ombre. Pour lui en donner, M. *Lambertier* y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solennité. Les deux pensionnaires en furent les parrains, & tandis qu'on combloit le creux nous tenions l'arbre chacun d'une main, avec des chants de triomphe. On fit pour l'arroser, une

espece de bassin tout autour du pied. Chaque jour, ardens spectateurs de cet arrosement, nous nous confirmions, mon cousin & moi, dans l'idée très-naturelle qu'il étoit plus beau de planter un arbre sur la terrasse qu'un drapeau sur la breche; & nous résolûmes de nous procurer cette gloire, sans la partager avec qui que ce fût.

Pour cela, nous allâmes couper une bouture d'un jeune saule, & nous la plantâmes sur la terrasse, à huit ou dix pieds de l'auguste noyer. Nous n'oubliâmes pas de faire aussi un creux autour de notre arbre: la difficulté étoit d'avoir de quoi le remplir; car l'eau venoit d'assez loin, & on ne nous laissoit pas courir pour en aller prendre. Cependant il en falloit absolument pour notre saule. Nous employâmes toutes sortes de ruses pour lui en fournir durant quelques jours, & cela nous

réussit si bien que nous le vîmes bourgeonner & pousser de petites feuilles dont nous mesurons l'accroissement d'heure en heure; persuadés, quoiqu'il ne fût pas à un pied de terre, qu'il ne tarderoit pas à nous ombrager.

Comme notre arbre, nous occupant tout entiers, nous rendoit incapables de toute application, de toute étude, que nous étions comme en délire, & que ne sachant à qui nous en avions, on nous tenoit de plus court qu'auparavant; nous vîmes l'instant fatal où l'eau nous alloit manquer, & nous nous désolions dans l'attente de voir notre arbre périr de sécheresse. Enfin la nécessité, mere de l'industrie, nous suggéra une invention pour garantir l'arbre & nous d'une mort certaine: ce fut de faire par-dessous terre une rigole qui conduisît secrètement au faule une partie de l'eau dont on ar-

rosoit le noyer. Cette entreprise, exécutée avec ardeur, ne réussit pourtant pas d'abord. Nous avions si mal pris la pente, que l'eau ne couloit point. La terre s'ébouloit & bouchoit la rigole; l'entrée se remplissoit d'ordures; tout alloit de travers. Rien ne nous rebuta. *Omnia vincit labor improbus*. Nous creusâmes davantage la terre & notre bassin pour donner à l'eau son écoulement; nous coupâmes des fonds de boîtes en petites planches étroites, dont les unes mises de plat à la file, & d'autres posées en angle des deux côtés sur celles-là, nous firent un canal triangulaire pour notre conduit. Nous plantâmes à l'entrée de petits bouts de bois minces & à claire-voie, qui, faisant une espece de grillage ou de crapaudine, retenoient le limon & les pierres, sans boucher le passage à l'eau. Nous recouvâmes foi-

gneusement notre ouvrage de terre bien foulée ; & le jour où tout fut fait , nous attendîmes dans des tranfes d'efpérance & de crainte l'heure de l'arofement. Après des fiecles d'attente cette heure vint enfin : M. *Lambercier* vint auffi à fon ordinaire affifter à l'opération , durant laquelle nous nous tenions tous deux derriere lui pour cacher notre arbre , auquel très-heureufement il tournoit le dos.

A peine achevoit-on de verfer le premier feau d'eau , que nous commençâmes d'en voir couler dans notre baffin. A cet afpect la prudence nous abandonna ; nous nous mîmes à pouffer des cris de joie qui firent retourner M. *Lambercier* , & ce fut dommage ; car il prenoit grand plaifir à voir comment la terre du noyer étoit bonne & buvoit avidement fon eau. Frappé de la voir fe partager entre

deux baffins , il s'écrie à fon tour , regarde , apperçoit la friponnerie , fe fait brusquement apporter une pioche , donne un coup , fait voler deux ou trois éclats de nos planches , & criant à pleine tête , *un aqueduc , un aqueduc !* il frappe de toutes parts des coups impitoyables , dont chacun portoit au milieu de nos cœurs. En un moment les planches , le conduit , le baffin , le faule , tout fut détruit , tout fut labouré , fans qu'il y eût durant cette expédition terrible , nul autre mot prononcé , finon l'exclamation qu'il répétoit fans cefse. *Un aqueduc* , s'écrioit-il en brifant tout , *un aqueduc , un aqueduc !*

On croira que l'aventure finit mal pour les petits architectes. On fe trompera : tout fut fini. M. *Lambercier* ne nous dit pas un mot de reproche , ne nous fit pas plus mauvais vilage , &

& ne nous en parla plus ; nous l'entendîmes même un peu après rire auprès de sa sœur à gorge déployée ; car le rire de M. *Lambercier* s'entendoit de loin ; & ce qu'il y eut de plus étonnant encore , c'est que , passé le premier faiblessement , nous ne fûmes pas nous-mêmes fort affligés. Nous plantâmes ailleurs un autre arbre , & nous nous rappellions souvent la catastrophe du premier , en répétant entre nous avec emphase , *un aqueduc , un aqueduc !* Jusques - là j'avois eu des accès d'orgueil par intervalles quand j'étois Aristide ou Brutus. Ce fut ici mon premier mouvement de vanité bien marquée. Avoir pu construire un aqueduc de nos mains , avoir mis une bouture en concurrence avec un grand arbre me paroissoit le suprême degré de la gloire. A dix ans j'en jugeois mieux que César à trente.

L'idée de ce noyer & la petite histoire qui s'y rapporte m'est si bien restée ou revenue , qu'un de mes plus agréables projets dans mon voyage de Geneve en 1754 , étoit d'aller à Boffey revoir les monumens des jeux de mon enfance , & sur-tout le cher noyer qui devoit alors avoir déjà le tiers d'un siecle. Je fus si continuellement obsédé , si peu maître de moi-même , que je ne pus trouver le moment de me satisfaire. Il y a peu d'apparence que cette occasion renaisse jamais pour moi. Cependant je n'en ai pas perdu le desir avec l'espérance ; & je suis presque sûr que si jamais , retournant dans ces lieux chéris , j'y retrouvois mon cher noyer encore en être , je l'arroserois de mes pleurs.

De retour à Geneve , je passai deux ou trois ans chez mon oncle , en attendant qu'on résolût ce que l'on feroit de

moi. Comme il destinoit son fils au génie, il lui fit apprendre un peu de dessin & lui enseignoit les élémens d'Euclide. J'apprenois tout cela par compagnie, & j'y pris goût, sur-tout au dessin. Cependant on délibéroit si l'on me feroit horloger, procureur ou ministre. J'aimois mieux être ministre, car je trouvois bien beau de prêcher. Mais le petit revenu du bien de ma mere, à partager entre mon frere & moi, ne suffisoit pas pour pousser mes études. Comme l'âge où j'étois ne rendoit pas ce choix bien pressant encore, je restois en attendant chez mon oncle, perdant à peu près mon tems, & ne laissant pas de payer, comme il étoit juste, une assez forte pension.

Mon oncle, homme de plaisir, ainsi que mon pere, ne savoit pas comme lui se captiver pour ses devoirs, & prenoit assez peu de soin de nous. Ma

tante étoit une dévote un peu piétiste, qui aimoit mieux chanter les pseaux que veiller à notre éducation. On nous laissoit presque une liberté entiere, dont nous n'abusâmes jamais. Toujours inséparables, nous nous suffisions l'un à l'autre; & n'étant point tentés de fréquenter les polissons de notre âge, nous ne primes aucune des habitudes libertines que l'oisiveté nous pouvoit inspirer. J'ai même tort de nous supposer oisifs, car de la vie nous ne le fûmes moins; & ce qu'il y avoit d'heureux étoit que tous les amusemens dont nous nous passionnions successivement nous tenoient ensemble occupés dans la maison, sans que nous fussions même tentés de descendre à la rue. Nous faisions des cages, des flûtes, des volans, des tambours, des maisons, des *équisses*, des arbaletes. Nous gâtions les outils

de mon bon vieux grand-pere , pour faire des montres à son imitation. Nous avions sur - tout un goût de préférence pour barbouiller du papier , dessiner , laver , enluminer , faire un dégât de couleurs. Il vint à Geneve un charlatan Italien , appelé *Gamba-corta* ; nous allâmes le voir une fois , & puis nous n'y voulûmes plus aller : mais il avoit des marionnettes , & nous nous mîmes à faire des marionnettes ; ses marionnettes jouoient des manieres de comédies , & nous fîmes des comédies pour les nôtres. Faute de pratiques nous contrefaisions du gosier la voix de Polichinelle , pour jouer ces charmantes comédies que nos pauvres bons parens avoient la patience de voir & d'entendre. Mais mon oncle *Bernard* ayant un jour lu dans la famille un très - beau sermon de sa façon , nous quittâmes les co-

médies , & nous nous mîmes à composer des sermons. Ces détails ne sont pas fort intéressans , je l'avoue ; mais ils montrent à quel point il falloit que notre premiere éducation eût été bien dirigée pour que , maîtres presque de notre tems & de nous dans un âge si tendre , nous fussions si peu tentés d'en abuser. Nous avions si peu besoin de nous faire des camarades , que nous en négligions même l'occasion. Quand nous allions nous promener , nous regardions en passant leurs jeux sans convoitise , sans songer même à y prendre part. L'amitié remplissoit si bien nos cœurs , qu'il nous suffisoit d'être ensemble , pour que les plus simples goûts fussent nos délices.

A force de nous voir inféparables on y prit garde ; d'autant plus que mon cousin étant très - grand & moi

très-petit, cela faisoit un couple assez plaisamment assorti. Sa longue figure effilée, son petit visage de pomme cuite, son air mou, sa démarche nonchalante excitoient les enfans à se moquer de lui. Dans le patois du pays on lui donna le surnom de *Barná Bredanna*, & si-tôt que nous sortions nous n'entendions que *Barná Bredanna* tout autour de nous. Il enduroit cela plus tranquillement que moi. Je me fâchai, je voulus me battre; c'étoit ce que les petits coquins demandoient. Je battis, je fus battu. Mon pauvre cousin me foutenoit de son mieux; mais il étoit foible, d'un coup de poing on le renversoit. Alors je devenois furieux. Cependant quoique j'attrapasse force horions, ce n'étoit pas à moi qu'on en vouloit, c'étoit à *Barná Bredanna*; mais j'augmentai tellement le mal par ma mutine colere, que

nous n'osions plus sortir qu'aux heures où l'on étoit en classe, de peur d'être hués & suivis par les écoliers.

Me voilà déjà redresseur des torts. Pour être un paladin dans les formes il ne me manquoit que d'avoir une dame; j'en eus deux. J'allois de tems en tems voir mon pere à Nion, petite ville du Pays-de-Vaud, où il s'étoit établi. Mon pere étoit fort aimé, & son fils se sentoit de cette bienveillance. Pendant le peu de séjour que je faisois près de lui, c'étoit à qui me fêteroit. Une madame de *Vulson* sur-tout me faisoit mille caresses, & pour y mettre le comble, sa fille me prit pour son galant. On sent ce que c'est qu'un galant d'onze ans pour une fille de vingt-deux. Mais toutes ces friponnes sont si aises de mettre ainsi de petites poupées en avant pour cacher les grandes, ou pour les tenter

par l'image d'un jeu qu'elles savent rendre attirant. Pour moi qui ne voyois point entre elle & moi de disconvenance, je pris la chose au sérieux ; je me livrai de tout mon cœur, ou plutôt de toute ma tête ; car je n'étois gueres amoureux que par-là, quoique je le fusse à la folie, & que mes transports, mes agitations, mes fureurs donnassent des scènes à pâmer de rire.

Je connois deux sortes d'amours très-distincts, très-réels, & qui n'ont presque rien de commun, quoique très-vifs l'un & l'autre, & tous deux différens de la tendre amitié. Tout le cours de ma vie s'est partagé entre ces deux amours de si diverses natures, & je les ai même éprouvés tous deux à la fois ; car, par exemple, au moment dont je parle, tandis que je m'emparois de Mlle. de *Vulson* si publiquement & si tyranniquement que je ne

pouvois

pouvois souffrir qu'aucun homme approchât d'elle, j'avois avec une petite Mlle. *Goton* des tête-à-têtes assez courts, mais assez vifs, dans lesquels elle daignoit faire la maîtresse d'école, & c'étoit tout ; mais ce tout, qui en effet étoit tout pour moi, me paroiffoit le bonheur suprême ; & sentant déjà le prix du mystère, quoique je n'en fusse user qu'en enfant, je rendois à Mlle. de *Vulson*, qui ne s'en doutoit gueres, le soin qu'elle prenoit de m'employer à cacher d'autres amours. Mais à mon grand regret, mon secret fut découvert ou moins bien gardé de la part de ma petite maîtresse d'école que de la mienne ; car on ne tarda pas à nous séparer.

C'étoit en vérité une singulière personne que cette petite Mlle. *Goton*. Sans être belle, elle avoit une figure difficile à oublier, & que je me rap-

pelle encore , souvent beaucoup trop pour un vieux fou. Ses yeux sur-tout n'étoient pas de son âge , ni sa taille ni son maintien. Elle avoit un petit air imposant & fier , très-propre à son rôle , & qui en avoit occasionné la première idée entre nous. Mais ce qu'elle avoit de plus bizarre étoit un mélange d'audace & de réserve difficile à concevoir. Elle se permettoit avec moi les plus grandes privautés , sans jamais m'en permettre aucune avec elle ; elle me traitoit exactement en enfant : ce qui me fait croire , ou qu'elle avoit déjà cessé de l'être , ou qu'au contraire elle l'étoit encore assez elle-même pour ne voir qu'un jeu dans le péril auquel elle s'exposoit.

J'étois tout entier , pour ainsi dire , à chacune de ces deux personnes , & si parfaitement qu'avec aucune des deux il ne m'arrivoit jamais de songer à

l'autre. Mais du reste rien de semblable en ce qu'elles me faisoient éprouver. J'aurois passé ma vie entière avec Mlle. de *Vulson* , sans songer à la quitter ; mais en l'abordant ma joie étoit tranquille & n'alloit pas à l'émotion. Je l'aimois sur-tout en grande compagnie ; les plaisanteries , les agaceries , les jalousies même m'attachoient , m'intéressoient ; je triomphois avec orgueil de ses préférences , près des grands rivaux qu'elle paroïssoit maltraiter. J'étois tourmenté , mais j'aimois ce tourment. Les applaudissemens , les encouragemens , les ris m'échauffoient , m'animoient. J'avois des emportemens , des faillies , j'étois transporté d'amour dans un cercle. Tête-à-tête j'aurois été contraint , froid , peut-être ennuyé. Cependant je m'intéressois tendrement à elle , je souffrois quand elle étoit malade :

j'aurois donné ma fanté pour rétablir la sienne, & notez que je favois très-bien par expérience ce que c'étoit que maladie & ce que c'étoit que fanté. Absent d'elle, j'y pensois, elle me manquoit; présent, ses careffes m'étoient douces au cœur, non aux sens. J'étois impunément familier avec elle; mon imagination ne me demandoit que ce qu'elle m'accordoit, cependant je n'aurois pu supporter de lui en voir faire autant à d'autres. Je l'aimois en frere; mais j'en étois jaloux en amant.

Je l'eusse été de Mlle. *Goton* en Turc, en furieux, en tigre, si j'avois seulement imaginé qu'elle pût faire à un autre le même traitement qu'elle m'accordoit; car cela même étoit une grace qu'il falloit demander à genoux. J'abordois Mlle. de *Vulson* avec un plaisir très-vif, mais sans trouble; au lieu qu'en voyant seulement Mlle. *Go-*

*ton*, je ne voyois plus rien; tous mes sens étoient bouleversés. J'étois familier avec la premiere, sans avoir de familiarités; au contraire j'étois aussi tremblant qu'agité devant la seconde, même au fort des plus grandes familiarités. Je crois que si j'avois resté trop long-tems avec elle, je n'aurois pu vivre; les palpitations m'auroient étouffé. Je craignois également de leur déplaire, mais j'étois plus complaisant pour l'une & plus obéissant pour l'autre. Pour rien au monde je n'aurois voulu fâcher Mlle. de *Vulson*; mais si Mlle. *Goton* m'eût ordonné de me jeter dans les flammes, je crois qu'à l'instant j'aurois obéi.

Mes amours ou plutôt mes rendez-vous avec celle-ci durèrent peu, très-heureusement pour elle & pour moi. Quoique mes liaisons avec Mlle. de *Vulson* n'eussent pas le même danger,

elles ne laisserent pas d'avoir aussi leur catastrophe, après avoir un peu plus long-tems duré. Les fins de tout cela devoient toujours avoir l'air un peu romanesque & donner prise aux exclamations. Quoique mon commerce avec Mlle. de *Vulson* fût moins vif, il étoit plus attachant peut-être. Nos séparations ne se faisoient jamais sans larmes, & il est singulier dans quel vide accablant je me sentoie plongé après l'avoir quittée. Je ne pouvois parler que d'elle, ni penser qu'à elle; mes regrets étoient vrais & vifs : mais je crois qu'au fond ces héroïques regrets n'étoient pas tous pour elle, & que sans que je m'en apperçusse, les amusemens dont elle étoit le centre y avoient leur bonne part. Pour tempérer les douleurs de l'absence, nous nous écrivions des lettres d'un pathétique à faire fendre les rochers. Enfin j'eus la

gloire qu'elle n'y put plus tenir & qu'elle vint me voir à Geneve. Pour le coup la tête acheva de me tourner; je fus ivre & fou les deux jours qu'elle y resta. Quand elle partit, je voulois me jeter dans l'eau après elle, & je fis long-tems retentir l'air de mes cris. Huit jours après elle m'envoya des bonbons & des gants : ce qui m'eût paru fort galant, si je n'eusse appris en même tems qu'elle étoit mariée, & que ce voyage dont il lui avoit plu de me faire honneur, étoit pour acheter ses habits de noces. Je ne décrirai pas ma fureur; elle se conçoit. Je jurai dans mon noble courroux de ne plus revoir la perfide, n'imaginant pas pour elle de plus terrible punition. Elle n'en mourut pas cependant; car vingt ans après, étant allé voir mon pere, & me promenant avec lui sur le lac, je demandai qui étoient des

dames que je voyois dans un bateau peu loin du nôtre. Comment, me dit mon pere en souriant, le cœur ne te le dit-il pas ? Ce font tes anciennes amours ; c'est madame *Cristin*, c'est Mlle. de *Vulson*. Je tressaillis à ce nom presque oublié : mais je dis aux bateliers de changer de route ; ne jugeant pas, quoique j'eusse assez beau jeu pour prendre alors ma revanche, que ce fût la peine d'être parjure, & de renouveler une querelle de vingt ans avec une femme de quarante.

Ainsi se perdoit en niaiseries le précieux tems de mon enfance, avant qu'on eût décidé de ma destination. Après de longues délibérations pour suivre mes dispositions naturelles, on prit enfin le parti pour lequel j'en avois le moins, & l'on me mit chez M. *Masseron*, greffier de la ville, pour apprendre sous lui, comme disoit

M. *Bernard*, l'utile métier de grapi-gnan. Ce surnom me déplaisoit souverainement ; l'espoir de gagner force écus par une voie ignoble flattoit peu mon humeur hautaine ; l'occupation me paroïsoit ennuyeuse, insupportable ; l'assiduité, l'assujettissement acheverent de m'en rebuter, & je n'entrois jamais au greffe qu'avec une horreur qui croissoit de jour en jour. M. *Masseron*, de son côté, peu content de moi, me traitoit avec mépris, me reprochant sans cesse mon engourdissement & ma bêtise ; me répétant tous les jours que mon oncle l'avoit assuré *que je savois, que je savois*, tandis que dans le vrai je ne savois rien ; qu'il lui avoit promis un joli garçon, & qu'il ne lui avoit donné qu'un âne. Enfin je fus renvoyé du greffe ignominieusement, pour mon ineptie, & il fut prononcé par les clerks de

M. *Masseron* que je n'étois bon qu'à mener la lime.

Ma vocation ainsi déterminée, je fus mis en apprentissage, non toutefois chez un horloger, mais chez un graveur. Les dédains du greffier m'avoient extrêmement humilié, & j'obéis sans murmure. Mon maître, appelé M. *Ducommun*, étoit un jeune homme rustre & violent, qui vint à bout en très-peu de tems de ternir tout l'éclat de mon enfance, d'abrutir mon caractère aimant & vif, & de me réduire par l'esprit ainsi que par la fortune à mon véritable état d'apprentif. Mon latin, mes antiquités, mon histoire, tout fut pour long-tems oublié : je ne me souvenois pas même qu'il y eût eu des Romains au monde. Mon pere, quand je l'allois voir, ne trouvoit plus en moi son idole; je n'étois plus pour les

dames le galant *Jean - Jaques* ; & je sentoient si bien moi-même que M. & Mlle. *Lamercier* n'auroient plus reconnu en moi leur élève, que j'eus honte de me représenter à eux, & ne les ai plus revus depuis lors. Les goûts les plus vils, la plus basse polissonnerie succéderent à mes aimables amusemens, sans m'en laisser même la moindre idée. Il faut que, malgré l'éducation la plus honnête, j'eusse un grand penchant à dégénérer ; car cela se fit très-rapidement, sans la moindre peine ; & jamais César si précoce ne devint si promptement Laridon.

Le métier ne me déplaisoit pas en lui-même ; j'avois un goût vif pour le dessin ; le jeu du burin m'amusoit assez ; & comme le talent du graveur pour l'horlogerie est très-borné, j'avois l'espoir d'en atteindre la perfec-

tion. J'y ferois parvenu peut-être, si la brutalité de mon maître & la gêne excessive ne m'avoient rebuté du travail. Je lui dérobois mon tems, pour l'employer en occupations du même genre, mais qui avoient pour moi l'attrait de la liberté. Je gravois des especes de médailles pour nous servir à moi & à mes camarades d'ordre de chevalerie. Mon maître me surprit à ce travail de contrebande, & me roua de coups, disant que je m'exerçois à faire de la fausse monnoie, parce que nos médailles avoient les armes de la République. Je puis bien jurer que je n'avois nulle idée de la fausse monnoie & très-peu de la véritable. Je savois mieux comment se faisoient les as romains que nos pieces de trois fous.

La tyrannie de mon maître finit

par me rendre insupportable le travail que j'aurois aimé, & par me donner des vices que j'aurois haïs, tels que le mensonge, la fainéantise, le vol. Rien ne m'a mieux appris la différence qu'il y a de la dépendance filiale à l'esclavage servile, que le souvenir des changemens que produisit en moi cette époque. Naturellement timide & honteux, je n'eus jamais plus d'éloignement pour aucun défaut que pour l'effronterie. Mais j'avois joui d'une liberté honnête qui seulement s'étoit restreinte jusques-là par degrés, & s'évanouit enfin tout-à-fait. J'étois hardi chez mon pere, libre chez M. *Lambercier*, discret chez mon oncle; je devins craintif chez mon maître, & dès-lors je fus un enfant perdu. Accoutumé à une égalité parfaite avec mes supérieurs dans la maniere de vivre, à ne pas connoi-

tre un plaisir qui ne fût à ma portée ; à ne pas voir un mets dont je n'eusse ma part , à n'avoir pas un desir que je ne témoignasse , à mettre enfin tous les mouvemens de mon cœur sur mes levres , qu'on juge de ce que je dus devenir dans une maison où je n'osois pas ouvrir la bouche , où il falloit fortir de table au tiers du repas , & de la chambre aussi-tôt que je n'y avois rien à faire , où sans cesse enchaîné à mon travail , je ne voyois qu'objets de jouissances pour d'autres & de privations pour moi seul , où l'image de la liberté du maître & des compagnons augmentoit le poids de mon assujettissement , où , dans les disputes sur ce que je savois le mieux , je n'osois ouvrir la bouche , où tout enfin ce que je voyois devenoit pour mon cœur un objet de convoitise , uniquement parce que j'étois privé de

tout. Adieu l'aifance , la gaieté , les mots heureux qui jadis souvent dans mes fautes m'avoient fait échapper au châtement. Je ne puis me rappeler sans rire , qu'un soir chez mon pere , étant condamné pour quelque espionnerie à m'aller coucher sans souper , & passant par la cuisine avec mon triste morceau de pain , je vis & flairai le rôti tournant à la broche. On étoit autour du feu ; il falloit en passant saluer tout le monde. Quand la ronde fut faite , lorgnant du coin de l'œil ce rôti qui avoit si bonne mine & qui sentoit si bon , je ne pus m'abstenir de lui faire aussi la révérence & de lui dire d'un ton piteux : *adieu rôti*. Cette faillie de naïveté parut si plaisante qu'on me fit rester à souper. Peut-être eût-elle eu le même bonheur chez mon maître ; mais il est sûr qu'elle ne m'y seroit pas venue ,

ou que je n'aurois osé m'y livrer.

Voilà comment j'appris à convoiter en silence, à me cacher, à diffimuler, à mentir, & à dérober, enfin; fantaisie qui jusqu'alors ne m'étoit pas venue, & dont je n'ai pu depuis lors bien me guérir. La convoitise & l'impuissance menent toujours là. Voilà pourquoi tous les laquais sont fripons, & pourquoi tous les apprentifs doivent l'être; mais dans un état égal & tranquille, où tout ce qu'ils voient est à leur portée, ces derniers perdent en grandissant ce honteux penchant. N'ayant pas eu le même avantage, je n'en ai pu tirer le même profit.

Ce sont presque toujours de bons sentimens mal dirigés, qui font faire aux enfans le premier pas vers le mal. Malgré les privations & les tentations continuelles, j'avois demeuré plus  
d'un

d'un an chez mon maître sans pouvoir me résoudre à rien prendre, pas même des choses à manger. Mon premier vol fut une affaire de complaisance; mais il ouvrit la porte à d'autres qui n'avoient pas une si louable fin.

Il y avoit chez mon maître un compagnon appelé *M. Verrat*, dont la maison, dans le voisinage, avoit un jardin assez éloigné, qui produisoit de très-belles asperges. Il prit envie à *M. Verrat*, qui n'avoit pas beaucoup d'argent, de voler à sa mere des asperges dans leur primeur, & de les vendre pour faire quelques bons déjeûnés. Comme il ne vouloit pas s'exposer lui-même & qu'il n'étoit pas fort ingambe, il me choisit pour cette expédition. Après quelques cajoleries préliminaires qui me gagnerent d'autant mieux que je n'en voyois pas le but, il me la proposa comme une idée qui

lui venoit sur-le-champ. Je disputai beaucoup ; il infista. Je n'ai jamais pu résister aux caresses ; je me rendis. J'allois tous les matins moissonner les plus belles asperges ; je les portois au Molard , où quelque bonne femme qui voyoit que je venois de les voler, me le disoit pour les avoir à meilleur compte. Dans ma frayeur je prenois ce qu'elle vouloit bien me donner , & je le portois à M. *Verrat*. Cela se changeoit promptement en un déjeûné dont j'étois le pourvoyeur , & qu'il partageoit avec un autre camarade ; car pour moi , très-content d'en avoir quelque bribe , je ne touchois pas même à leur vin.

Ce petit manège dura plusieurs jours sans qu'il me vînt même à l'esprit de voler le voleur , & de dîner sur M. *Verrat* le produit de ses asperges. J'exécutois ma friponnerie avec la

plus grande fidélité ; mon seul motif étoit de complaire à celui qui me la faisoit faire. Cependant si j'eusse été surpris , que de coups , que d'injures , quels traitemens cruels n'eussai-je point essuyés , tandis que le misérable en me démentant eût été cru sur sa parole , & moi doublement puni pour avoir osé le charger , attendu qu'il étoit compagnon , & que je n'étois qu'apprentif ! Voilà comment en tout état le fort coupable se fauve aux dépens du foible innocent.

J'appris ainsi qu'il n'étoit pas si terrible de voler que je l'avois cru , & je tirai bientôt si bon parti de ma science , que rien de ce que je convoitois n'étoit à ma portée en sûreté. Je n'étois pas absolument mal nourri chez mon maître , & la sobriété ne m'étoit pénible qu'en la lui voyant si mal garder. L'usage de faire sortir

de table les jeunes gens quand on y sert ce qui les tente le plus, me paroît très-bien entendu pour les rendre aussi friands que fripons. Je devins en peu de tems l'un & l'autre, & je m'en trouvois fort bien pour l'ordinaire, quelquefois fort mal, quand j'étois surpris.

Un souvenir qui me fait frémir encore & rire tout à la fois, est celui d'une chasse aux pommes qui me coûta cher. Ces pommes étoient au fond d'une dépense qui par une jalousie élevée recevoit du jour de la cuisine. Un jour que j'étois seul dans la maison, je montai sur la may pour regarder dans le jardin des Hespérides ce précieux fruit dont je ne pouvois approcher. J'allai chercher la broche, pour voir si elle y pourroit atteindre: elle étoit trop courte. Je l'allongeai par une autre petite broche

qui servoit pour le menu gibier; car mon maître aimoit la chasse. Je piquai plusieurs fois sans succès, enfin je sentis avec transport que j'amenais une pomme. Je tirai très-doucement; déjà la pomme touchoit à la jalousie; j'étois prêt à la saisir. Qui dira ma douleur! La pomme étoit trop grosse; elle ne put passer par le trou. Que d'inventions ne mis-je point en usage pour la tirer! Il fallut trouver des supports pour tenir la broche en état, un couteau assez long pour fendre la pomme, une latte pour la soutenir. A force d'adresse & de tems je parvins à la partager, espérant tirer ensuite les pièces l'une après l'autre. Mais à peine furent-elles séparées, qu'elles tombèrent toutes deux dans la dépense. Lecteur pitoyable, partagez mon affliction!

Je ne perdis point courage; mais

j'avois perdu beaucoup de tems. Je craignois d'être surpris ; je renvoie au lendemain une tentative plus heureuse , & je me remets à l'ouvrage tout aussi tranquillement que si je n'avois rien fait , sans songer aux deux témoins indiscrets qui dépofoient contre moi dans la dépense.

Le lendemain retrouvant l'occasion belle , je tente un nouvel effai. Je monte sur mes treteaux , j'allonge la broche , je l'ajuste , j'étois prêt à piquer. . . . . malheureusement le dragon ne dormoit pas ; tout-à-coup la porte de la dépense s'ouvre ; mon maître en sort , croise les bras , me regarde , & me dit : courage. . . . La plume me tombe des mains.

Bientôt à force d'effuyer de mauvais traitemens , j'y devins moins sensible ; ils me parurent enfin une sorte de compensation du vol , qui me met-

toit en droit de le continuer. Au lieu de retourner les yeux en arriere & de regarder la punition , je les portois en avant & je regardois la vengeance. Je jugeois que me battre comme fripon , c'étoit m'autoriser à l'être. Je trouvois que voler & être battu alloient ensemble , & constituoient en quelque sorte un état , & qu'en remplissant la partie de cet état qui dépendoit de moi , je pouvois laisser le soin de l'autre à mon maître. Sur cette idée , je me mis à voler plus tranquillement qu'auparavant. Je me disois , qu'en arriverait-il enfin ? Je serai battu. Soit : je suis fait pour l'être.

J'aime à manger sans être avide ; je suis sensuel & non pas gourmand. Trop d'autres goûts me distraient de celui-là. Je ne me suis jamais occupé de ma bouche que quand mon cœur étoit oisif , & cela m'est si rarement

arrivé dans ma vie que je n'ai gueres eu le tems de songer aux bons morceaux. Voilà pourquoi je ne bornai pas long-tems ma friponnerie au comestible, je l'étendis bientôt à tout ce qui me tentoit ; & si je ne devins pas un voleur en forme, c'est que je n'ai jamais été beaucoup tenté d'argent. Dans le cabinet commun mon maître avoit un autre cabinet à part, qui fermoit à clef ; je trouvai le moyen d'en ouvrir la porte & de la refermer sans qu'il y parût. Là je mettois à contribution ses bons outils, ses meilleurs dessins, ses empreintes, tout ce qui me faisoit envie & qu'il affectoit d'éloigner de moi. Dans le fond ces vols étoient bien innocens, puisqu'ils n'étoient faits que pour être employés à son service : mais j'étois transporté de joie d'avoir ces bagatelles en mon pouvoir ; je croyois voler le talent

avec ses productions. Du reste il y avoit dans des boîtes, des recoupes d'or & d'argent, de petits bijoux, des pieces de prix, de la monnoie. Quand j'avois quatre ou cinq sols dans ma poche, c'étoit beaucoup : cependant loin de toucher à rien de tout cela, je ne me souviens pas même d'y avoir jetté de ma vie un regard de convoitise. Je le voyois avec plus d'effroi que de plaisir. Je crois bien que cette horreur du vol de l'argent & de ce qui en produit me venoit en grande partie de l'éducation. Il se mêloit à cela des idées secretes d'infamie, de prison, de châtiment, de potence, qui m'auroient fait frémir si j'avois été tenté ; au lieu que mes tours ne me sembloient que des espiégleries, & n'étoient pas autre chose en effet. Tout cela ne pouvoit valoir que d'être bien étrillé par mon maître, & d'a-

vance je m'arrangeois là - dessus.

Mais encore une fois, je ne convoitois pas même assez pour avoir à m'abstenir ; je ne sentoie rien à combattre. Une seule feuille de beau papier à dessiner me tentoit plus que l'argent pour en payer une rame. Cette bizarrerie tient à une des singularités de mon caractère ; elle a eu tant d'influence sur ma conduite, qu'il importe de l'expliquer.

J'ai des passions très - ardentes ; & tandis qu'elles m'agitent, rien n'égale mon impétuosité ; je ne connois plus ni ménagement, ni respect, ni crainte, ni bienfiance ; je suis cynique, effronté, violent, intrépide : il n'y a ni honte qui m'arrête, ni danger qui m'effraie. Hors le seul objet qui m'occupe, l'univers n'est plus rien pour moi : mais tout cela ne dure qu'un moment, & le moment qui

fuit me jette dans l'anéantissement. Prenez - moi dans le calme, je suis l'indolence & la timidité même : tout m'effarouche, tout me rebute, une mouche en volant me fait peur ; un mot à dire, un geste à faire épouvante ma paresse ; la crainte & la honte me subjuguent à tel point, que je voudrois m'éclipser aux yeux de tous les mortels. S'il faut agir je ne fais que faire ; s'il faut parler je ne fais que dire ; si l'on me regarde je suis décontenancé. Quand je me passionne, je fais trouver quelquefois ce que j'ai à dire ; mais dans les entretiens ordinaires je ne trouve rien, rien du tout ; ils me sont insupportables par cela seul que je suis obligé de parler.

Ajoutez qu'aucun de mes goûts dominans ne consiste en choses qui s'achètent. Il ne me faut que des plaisirs purs, & l'argent les empoisonne

tous. J'aime, par exemple, ceux de la table; mais ne pouvant souffrir, ni la gêne de la bonne compagnie, ni la crapule du cabaret, je ne puis les goûter qu'avec un ami; car seul, cela ne m'est pas possible : mon imagination s'occupe alors d'autre chose, & je n'ai pas le plaisir de manger. Si mon sang allumé me demande des femmes, mon cœur ému me demande encore plus de l'amour. Des femmes à prix d'argent perdroient pour moi tous leurs charmes; je doute même s'il seroit en moi d'en profiter. Il en est ainsi de tous les plaisirs à ma portée : s'ils ne sont gratuits, je les trouve infipides. J'aime les seuls biens qui ne sont à personne qu'au premier qui fait les goûter.

Jamais l'argent ne me parut une chose aussi précieuse qu'on la trouve. Bien plus, il ne m'a même jamais

paru fort commode; il n'est bon à rien par lui-même; il faut le transformer pour en jouir; il faut acheter, marchander, souvent être dupe, bien payer, être mal servi. Je voudrois une chose bonne dans sa qualité avec mon argent : je suis sûr de l'avoir mauvaise. J'achete cher un œuf frais, il est vieux; un beau fruit, il est verd; une fille, elle est gâtée. J'aime le bon vin; mais où en prendre? Chez un marchand de vin? Comme que je fasse, il m'empoisonnera. Veux-je absolument être bien servi? Que de soins, que d'embarras! avoir des amis, des correspondans, donner des commissions, écrire, aller, venir, attendre, & souvent au bout être encore trompé. Que de peine avec mon argent! Je la crains plus que je n'aime le bon vin.

Mille fois durant mon apprentif-

sage & depuis, je suis sorti dans le dessein d'acheter quelque friandise. J'approche de la boutique d'un pâtissier ; j'apperçois des femmes au comptoir ; je crois déjà les voir rire & se moquer entr'elles du petit gourmand. Je passe devant une fruitière ; je lorgne du coin de l'œil de belles poires, leur parfum me tente ; deux ou trois jeunes gens tout près de là me regardent ; un homme qui me connoît est devant sa boutique ; je vois de loin venir une fille ; n'est-ce point la servante de la maison ? Ma vue courte me fait mille illusions. Je prends tous ceux qui passent pour des gens de ma connoissance : partout je suis intimidé, retenu par quelque obstacle : mon desir croît avec ma honte, & je rentre enfin comme un sot, dévoré de convoitise, ayant dans ma poche de quoi

la satisfaire, & n'ayant osé rien acheter.

J'entrerois dans les plus insipides détails, si je suivois dans l'emploi de mon argent, soit par moi, soit par d'autres, l'embarras, la honte, la répugnance, les inconvéniens, les dégoûts de toute espece que j'ai toujours éprouvés. A mesure qu'avancant dans ma vie, le lecteur prendra connoissance de mon humeur, il sentira tout cela, sans que je m'appesantisse à le lui dire.

Cela compris, on comprendra sans peine une de mes prétendues contradictions ; celle d'allier une avarice presque fardive avec le plus grand mépris pour l'argent. C'est un meuble pour moi si peu commode, que je ne m'avise pas même de desirer celui que je n'ai pas, & que quand j'en ai, je le garde long-tems sans le dépenser, faute de savoir l'em-

ployer à ma fantaisie : mais l'occasion commode & agréable se présente-t-elle? j'en profite si bien que ma bourse se vide avant que je m'en sois aperçu. Du reste, ne cherchez pas en moi le tic des avarés, celui de dépenser pour l'ostentation; tout au contraire, je dépense en secret & pour le plaisir : loin de me faire gloire de dépenser, je m'en cache. Je sens si bien que l'argent n'est pas à mon usage, que je suis presque honteux d'en avoir, encore plus de m'en servir. Si j'avois eu jamais un revenu suffisant pour vivre commodément, je n'aurois point été tenté d'être avare, j'en suis très-sûr. Je dépenserois tout mon revenu sans chercher à l'augmenter; mais ma situation précaire me tient en crainte. J'adore la liberté : j'abhorre la gêne, la peine, l'affujettissement. Tant que dure l'argent que j'ai dans  
ma

ma bourse, il assure mon indépendance, il me dispense de m'intriguer pour en trouver d'autre; nécessité que j'eus toujours en horreur : mais de peur de le voir finir, je le choye : l'argent qu'on possède est l'instrument de la liberté; celui qu'on pourchasse est celui de la servitude. Voilà pourquoi je serre bien & ne convoite rien.

Mon désintéressement n'est donc que paresse; le plaisir d'avoir ne vaut pas la peine d'acquérir; & ma dissipation n'est encore que paresse : quand l'occasion de dépenser agréablement se présente, on ne peut trop la mettre à profit. Je suis moins tenté de l'argent que des choses, parce qu'entre l'argent & la possession désirée il y a toujours un intermédiaire, au lieu qu'entre la chose même & sa jouissance il n'y en a point. Je vois la

chose, elle me tente; si je ne vois que le moyen de l'acquérir, il ne me tente pas. J'ai donc été fripon, & quelquefois je le suis encore de bagatelles qui me tentent & que j'aime mieux prendre que demander. Mais, petit ou grand, je ne me souviens pas d'avoir pris de ma vie un liard à personne; hors une seule fois, il n'y a pas quinze ans, que je volai sept livres dix sous. L'aventure vaut la peine d'être contée; car il s'y trouve un concours impayable d'effronterie & de bêtise, que j'aurois peine moi-même à croire s'il regardoit un autre que moi.

C'étoit à Paris. Je me promenois avec M. de *Francueil* au Palais-Royal, sur les cinq heures. Il tire sa montre, la regarde, & me dit, allons à l'Opéra: je le veux bien; nous allons. Il prend deux billets d'amphithéâtre, m'en

donne un, & passe le premier avec l'autre; je le suis, il entre. En entrant après lui, je trouve la porte embarrassée. Je regarde; je vois tout le monde debout, je juge que je pourrai bien me perdre dans cette foule, ou du moins laisser supposer à M. de *Francueil* que j'y suis perdu. Je fors, je reprends ma contre-marque, puis mon argent, & je m'en vais, sans songer qu'à peine avois-je atteint la porte que tout le monde étoit assis, & qu'alors M. de *Francueil* voyoit clairement que je n'y étois plus.

Comme jamais rien ne fut plus éloigné de mon humeur que ce trait-là, je le note, pour montrer qu'il y a des momens d'une espèce de délire, où il ne faut point juger des hommes par leurs actions. Ce n'étoit pas précisément voler cet argent, c'étoit en voler l'emploi; moins c'étoit un

vol, plus c'étoit une infamie.

Je ne finirois pas ces détails, si je voulois suivre toutes les routes par lesquelles durant mon apprentissage je passai de la sublimité de l'héroïsme à la bassesse d'un vaurien. Cependant en prenant les vices de mon état, il me fut impossible d'en prendre tout-à-fait les goûts. Je m'ennuyois des amusemens de mes camarades ; & quand la trop grande gêne m'eut aussi rebuté du travail, je m'ennuyai de tout. Cela me rendit le goût de la lecture, que j'avois perdu depuis long-tems. Ces lectures, prises sur mon travail, devinrent un nouveau crime qui m'attira de nouveaux châtimens. Ce goût irrité par la contrainte, devint passion, bientôt fureur. *La Tribu*, fameuse loueuse de livres, m'en fournissoit de toute espece. Bons & mauvais tout passoit, je ne choisissois

point ; je lisois tout avec une égale avidité. Je lisois à l'établi, je lisois en allant faire mes messages, je lisois à la garde-robe & m'y oublois des heures entières ; la tête me tournoit de la lecture, je ne faisois plus que lire. Mon maître m'épioit, me surprenoit, me battoit, me prenoit mes livres. Que de volumes furent déchirés, brûlés, jettés par les fenêtres ! Que d'ouvrages restèrent dépareillés chez *la Tribu* ! Quand je n'avois plus de quoi la payer, je lui donnois mes chemises, mes cravates, mes hardes ; mes trois sous d'étrennes tous les dimanches lui étoit régulièrement portés.

Voilà donc, me dira-t-on, l'argent devenu nécessaire. Il est vrai ; mais ce fut quand la lecture m'eut ôté toute activité. Livré tout entier à mon nouveau goût, je ne faisois plus que lire,

je ne volois plus. C'est encore ici une de mes différences caractéristiques. Au fort d'une certaine habitude d'être, un rien me distrait, me change, m'attache, enfin me passionne, & alors tout est oublié. Je ne songe plus qu'au nouvel objet qui m'occupe. Le cœur me battoit d'impatience de feuilleter le nouveau livre que j'avois dans la poche; je le tirois aussi-tôt que j'étois seul & ne songeois plus à fouiller le cabinet de mon maître. J'ai même peine à croire que j'eusse volé, quand même j'aurois eu des passions plus coûteuses. Borné au moment présent, il n'étoit pas dans mon tour d'esprit de m'arranger ainsi pour l'avenir. *La Tribu* me faisoit crédit : les avances étoient petites; & quand j'avois empoché mon livre, je ne songeois plus à rien. L'argent qui me venoit naturellement passoit de même

à cette femme; & quand elle devenoit pressante, rien n'étoit plus tôt sous ma main que mes propres effets. Voler par avance étoit trop de prévoyance, & voler pour payer n'étoit pas même une tentation.

A force de querelles, de coups, de lectures dérobées & mal choisies, mon humeur devint taciturne, sauvage; ma tête commençoit à s'altérer, & je vivois en vrai loup-garou. Cependant, si mon goût ne me préserva pas des livres plats & fades, mon bonheur me préserva des livres obscènes & licencieux; non que *la Tribu*, femme à tous égards très-accommodante, se fit un scrupule de m'en prêter; mais pour les faire valoir, elle me les nommoit avec un air de mystère qui me forçoit précisément à les refuser, tant par dégoût que par honte; & le hasard seconda

si bien mon humeur pudique , que j'avois plus de trente ans avant que j'eusse jetté les yeux sur aucun de ces dangereux livres.

En moins d'un an j'épuisai la mince boutique de *la Tribu* , & alors je me trouvai dans mes loifirs cruellement désœuvré. Guéri de mes goûts d'enfant & de polifson par celui de la lecture , & même par mes lectures , qui , bien que sans choix & souvent mauvaises , ramenoient pourtant mon cœur à des sentimens plus nobles que ceux que m'avoit donné mon état ; dégoûté de tout ce qui étoit à ma portée , & sentant trop loin de moi tout ce qui m'auroit tenté , je ne voyois rien de possible qui pût flatter mon cœur. Mes sens émus depuis long-tems me demandoient une jouissance dont je ne savois pas même imaginer l'objet.

J'étois aussi loin du véritable que si je n'avois point eu de sexe ; & déjà pubere & sensible , je pensois quelquefois à mes folies , mais je ne voyois rien au - delà. Dans cette étrange situation , mon inquiète imagination prit un parti qui me sauva de moi-même & calma ma naissante sensualité. Ce fut de se nourrir des situations qui m'avoient intéressé dans mes lectures , de les rappeler , de les varier , de les combiner , de me les approprier tellement que je devinssé un des personnages que j'imaginois , que je me vissé toujours dans les positions les plus agréables selon mon goût , enfin que l'état fictif où je venois à bout de me mettre me fit oublier mon état réel , dont j'étois si mécontent. Cet amour des objets imaginaires & cette facilité de m'en occuper acheverent de me dégoûter

de tout ce qui m'entouroit , & déterminerent ce goût pour la solitude , qui m'est toujours resté depuis ce tems - là. On verra plus d'une fois dans la suite les bizarres effets de cette disposition si misantropique & si sombre en apparence , mais qui vient en effet d'un cœur trop affectueux , trop aimant , trop tendre , qui faute d'en trouver d'existans qui lui ressembloit , est forcé de s'alimenter de fictions. Il me suffit , quant à présent , d'avoir marqué l'origine & la première cause d'un penchant qui a modifié toutes mes passions , & qui , les contenant par elles-mêmes , m'a toujours rendu paresseux à faire , par trop d'ardeur à désirer.

J'atteignis ainsi ma seizième année , inquiet , mécontent de tout & de moi , sans goûts de mon état , sans plaisirs de mon âge , dévoré de

désirs dont j'ignorois l'objet , pleurant sans sujet de larmes , soupirant sans savoir de quoi , enfin caressant tendrement mes chimères , faute de rien voir autour de moi qui les valût. Les dimanches , mes camarades venoient me chercher après le prêche pour aller m'ébattre avec eux. Je leur aurois volontiers échappé si j'avois pu : mais une fois en train dans leurs jeux , j'étois plus ardent & j'allois plus loin qu'aucun autre ; difficile à ébranler & à retenir. Ce fut là de tout tems ma disposition constante. Dans nos promenades hors de la ville j'allois toujours en avant sans songer au retour , à moins que d'autres n'y songeassent pour moi. J'y fus pris deux fois ; les portes furent fermées avant que je pusse arriver. Le lendemain je fus traité comme on s'imagine , & la seconde fois il me

fut promis un tel accueil pour la troisieme, que je résolus de ne m'y pas exposer. Cette troisieme fois si redoutée arriva pourtant. Ma vigilance fut mise en défaut par un maudit Capitaine appelé *M. Minutoli*, qui fermoit toujours la porte où il étoit de garde, une demi-heure avant les autres. Je revenois avec deux camarades. A demi-lieue de la ville j'entends sonner la retraite; je double le pas; j'entends battre la caisse, je cours à toutes jambes: j'arrive essoufflé, tout en nage: le cœur me bat; je vois de loin les soldats à leur poste; j'accours, je crie d'une voix étouffée. Il étoit trop tard. A vingt pas de l'avancée, je vois lever le premier pont. Je frémis en voyant en l'air ces cornes terribles, sinistre & fatal augure du sort inévitable que ce moment commençoit pour moi.

Dans le premier transport de ma douleur, je me jetai sur le glaci, & mordis la terre. Mes camarades riant de leur malheur, prirent à l'instant leur parti. Je pris aussi le mien, mais ce fut d'une autre maniere. Sur le lieu même je jurai de ne retourner jamais chez mon maître; & le lendemain, quand, à l'heure de la découverte, ils rentrèrent en ville, je leur dis adieu pour jamais, les priant seulement d'avertir en secret mon cousin *Bernard* de la résolution que j'avois prise, & du lieu où il pourroit me voir encore une fois.

A mon entrée en apprentissage, étant plus séparé de lui, je le vis moins. Toutefois durant quelque tems nous nous rassemblions les dimanches: mais insensiblement chacun prit d'autres habitudes, & nous nous vîmes plus rarement. Je suis persuadé

que sa mere contribua beaucoup à ce changement. Il étoit , lui , un garçon *du haut* ; moi , chétif apprentif , je n'étois plus qu'un enfant *de S. Gervais*. Il n'y avoit plus entre nous d'égalité , malgré la naissance ; c'étoit déroger que de me fréquenter. Cependant les liaisons ne cessèrent point tout-à-fait entre nous ; & comme c'étoit un garçon d'un bon naturel , il suivoit quelquefois son cœur , malgré les leçons de sa mere. Instruit de ma résolution , il accourut , non pour m'en dissuader ou la partager , mais pour jeter par de petits présens quelque agrément dans ma fuite ; car mes propres ressources ne pouvoient me mener fort loin. Il me donna entr'autres une petite épée dont j'étois fort épris , & que j'ai portée jusqu'à Turin , où le besoin m'en fit défaire , & où je me la passai , comme on dit ,

au travers du corps. Plus j'ai réfléchi depuis à la maniere dont il se conduisit avec moi dans ce moment critique , plus je me suis persuadé qu'il suivit les instructions de sa mere & peut-être de son pere ; car il n'est pas possible que de lui-même il n'eût fait quelque effort pour me retenir , ou qu'il n'eût été tenté de me fuire : mais point. Il m'encouragea dans mon dessein plutôt qu'il ne m'en détourna : puis quand il me vit bien résolu , il me quitta sans beaucoup de larmes. Nous ne nous sommes jamais écrit ni revus ; c'est dommage. Il étoit d'un caractère essentiellement bon : nous étions faits pour nous aimer.

Avant de m'abandonner à la fatalité de ma destinée , qu'on me permette de tourner un moment les yeux sur celle qui m'attendoit naturelle-

ment, si j'étois tombé dans les mains d'un meilleur maître. Rien n'étoit plus convenable à mon humeur ni plus propre à me rendre heureux, que l'état tranquille & obscur d'un bon artisan, dans certaines classes sur-tout, telles qu'est à Geneve celle des graveurs. Cet état, assez lucratif pour donner une subsistance aisée, & pas assez pour mener à la fortune, eût borné mon ambition pour le reste de mes jours, & me laissant un loisir honnête pour cultiver des goûts modérés, il m'eût contenu dans ma sphere sans m'offrir aucun moyen d'en sortir. Ayant une imagination assez riche pour orner de ses chimeres tous les états, assez puissante pour me transporter, pour ainsi dire, à mon gré de l'un à l'autre, il m'importoit peu dans lequel je fusse en effet. Il ne pouvoit y avoir si loin du lieu

lieu où j'étois au premier château en Espagne, qu'il ne me fût aisé de m'y établir. De cela seul il suivoit que l'état le plus simple, celui qui donnoit le moins de tracas & de soins, celui qui laissoit l'esprit le plus libre, étoit celui qui me convenoit le mieux, & c'étoit précisément le mien. J'aurois passé dans le sein de ma religion, de ma patrie, de ma famille & de mes amis, une vie paisible & douce, telle qu'il la falloit à mon caractère, dans l'uniformité d'un travail de mon goût, & d'une société selon mon cœur. J'aurois été bon chrétien, bon citoyen, bon pere de famille, bon ami, bon ouvrier, bon homme en toute chose. J'aurois aimé mon état, je l'aurois honoré peut-être; & après avoir passé une vie obscure & simple, mais égale & douce, je serois mort paisiblement dans le sein des miens.

114 LES CONFESIONS.

Bientôt oublié, sans doute, j'aurois été regretté du moins aussi longtemps qu'on se feroit souvenu de moi.

Au lieu de cela..... quel tableau vais-je faire? Ah! n'anticipons point sur les misères de ma vie, je n'occuperai que trop mes lecteurs de ce triste sujet.



---

LES  
CONFESIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

---

LIVRE SECOND.

---

AUTANT le moment où l'effroi me suggéra le projet de fuir m'avoit paru triste, autant celui où je l'exécutai me parut charmant. Encore enfant, quitter mon pays, mes parens, mes appuis, mes ressources; laisser un apprentissage à moitié fait sans savoir mon métier assez pour en vivre; me livrer aux horreurs de la misère sans voir aucun moyen d'en fortir; dans l'âge de la foiblesse & de l'innocence m'exposer à toutes les tentations du

vice & du désespoir ; chercher au loin les maux, les erreurs, les pièges, l'esclavage & la mort, sous un joug bien plus inflexible que je n'avois pu souffrir ; c'étoit là ce que j'allois faire, c'étoit la perspective que j'aurois dû envisager. Que celle que je me peignois étoit différente ! L'indépendance que je croyois avoir acquise étoit le seul sentiment qui m'affectoit. Libre & maître de moi-même, je croyois pouvoir tout faire, atteindre à tout : je n'avois qu'à m'élancer pour m'élever & voler dans les airs. J'entrois avec sécurité dans le vaste espace du monde ; mon mérite alloit le remplir : à chaque pas j'allois trouver des festins, des trésors, des aventures, des amis prêts à me servir, des maîtresses empressées à me plaire : en me montrant j'allois occuper de moi l'univers : non pas pourtant l'univers tout entier ; je

l'en dispensois en quelque sorte, il ne m'en falloit pas tant. Une société charmante me suffisoit, sans m'embarasser du reste. Ma modération m'inscrivait dans une sphère étroite, mais délicieusement choisie, où j'étois assuré de régner. Un seul château bornoit mon ambition. Favori du seigneur & de la dame, amant de la demoiselle, ami du frère, & protecteur des voisins, j'étois content ; il ne m'en falloit pas davantage.

En attendant ce modeste avenir, j'errai quelques jours autour de la ville, logeant chez des payfans de ma connoissance, qui tous me reçurent avec plus de bonté que n'auroient fait des urbains. Ils m'accueilloient, me logeoient, me nourrissoient trop bonnement pour en avoir le mérite. Cela ne pouvoit pas s'appeller faire l'aumône, ils n'y mettoient pas

assez l'air de la supériorité.

A force de voyager & de parcourir le monde, j'allai jusqu'à Confignon, terres de Savoie, à deux lieues de Geneve. Le curé s'appelloit M. de *Pontverre*. Ce nom fameux dans l'histoire de la République me frappa beaucoup. J'étois curieux de voir comment étoient faits les descendans des gentilshommes de la cuiller. J'allai voir M. de *Pontverre*. Il me reçut bien, me parla de l'hérésie de Geneve, de l'autorité de la sainte mere Eglise, & me donna à dîner. Je trouvai peu de choses à répondre à des argumens qui finissoient ainsi, & je jugeai que des curés chez qui l'on dînoit si bien valoient tout au moins nos ministres. J'étois certainement plus savant que M. de *Pontverre*, tout gentilhomme qu'il étoit; mais j'étois trop bon convive pour être si bon théologien; &

son vin de Frangi, qui me parut excellent, argumentoit si victorieusement pour lui, que j'aurois rougi de fermer la bouche à un si bon hôte. Je cédois donc, ou du moins je ne résistois pas en face. A voir les ménagemens dont j'usois, on m'auroit cru faux; on se fût trompé. Je n'étois qu'honnête, cela est certain. La flatterie, ou plutôt la condescendance n'est pas toujours un vice; elle est plus souvent une vertu, sur-tout dans les jeunes gens. La bonté avec laquelle un homme nous traite, nous attache à lui; ce n'est pas pour l'abuser qu'on lui cede, c'est pour ne pas l'attrister, pour ne pas lui rendre le mal pour le bien. Quel intérêt avoit M. de *Pontverre* à m'accueillir, à me bien traiter, à vouloir me convaincre? Nul autre que le mien propre. Mon jeune cœur se disoit cela. J'étois touché de reconnoissance &

de respect pour le bon prêtre. Je sentoie ma supériorité ; je ne voulois pas l'en accabler pour prix de son hospitalité. Il n'y avoit point de motif hypocrite à cette conduite : je ne songeois point à changer de religion ; & bien loin de me familiariser si vite avec cette idée , je ne l'envifageois qu'avec une horreur qui devoit l'écarter de moi pour long-tems ; je voulois seulement ne point fâcher ceux qui me caressoient dans cette vue ; je voulois cultiver leur bienveillance & leur laisser l'espoir du succès, en paroissant moins armé que je ne l'étois en effet. Ma faute en cela ressembloit à la coquetterie des honnêtes femmes, qui quelquefois pour parvenir à leurs fins, savent, sans rien permettre ni rien promettre, faire espérer plus qu'elles ne veulent tenir.

La raison, la pitié, l'amour de

l'ordre exigeoient assurément que loin de se prêter à ma folie, on m'éloignât de ma perte où je courois, en me renvoyant dans ma famille. C'est là ce qu'auroit fait ou tâché de faire tout homme vraiment vertueux. Mais quoique M. de *Pontverre* fût un bon homme, ce n'étoit assurément pas un homme vertueux. Au contraire, c'étoit un dévot qui ne connoissoit d'autre vertu que d'adorer les images & de dire le rosaire ; une espee de missionnaire qui n'imaginoit rien de mieux pour le bien de la foi, que de faire des libelles contre les ministres de Geneve. Loin de penser à me renvoyer chez moi, il profita du desir que j'avois de m'en éloigner, pour me mettre hors d'état d'y retourner, quand même il m'en prendroit envie. Il y avoit tout à parier qu'il m'envoyoit périr de misere

ou devenir un vaurien. Ce n'étoit point là ce qu'il voyoit. Il voyoit une ame ôtée à l'hérésie & rendue à l'Eglise. Honnête homme ou vaurien, qu'importoit cela, pourvu que j'allasse à la messe ? Il ne faut pas croire, au reste, que cette façon de penser soit particuliere aux catholiques ; elle est celle de toute religion dogmatique, où l'on fait l'essentiel, non de faire, mais de croire.

Dieu vous appelle, me dit M. de *Pontverre*. Allez à Annecy ; vous y trouverez une bonne dame bien charitable, que les bienfaits du Roi mettent en état de retirer d'autres ames de l'erreur dont elle est sortie elle-même. Il s'agissoit de Madame de *Warens*, nouvelle convertie, que les prêtres forçoient en effet de partager avec la canaille qui venoit vendre sa foi, une pension de deux mille

francs que lui donnoit le roi de Sardaigne. Je me sentoie fort humilié d'avoir besoin d'une bonne dame bien charitable. J'aimois fort qu'on me donnât mon nécessaire, mais non pas qu'on me fît la charité ; & une dévote n'étoit pas pour moi fort attirante. Toutefois, pressé par M. de *Pontverre*, par la faim qui me talonnoit ; bien aise aussi de faire un voyage & d'avoir un but, je prends mon parti, quoiqu'avec peine, & je pars pour Annecy. J'y pouvois être aisément en un jour ; mais je ne me pressois pas, j'en mis trois. Je ne voyois pas un château à droite ou à gauche, sans aller chercher l'aventure que j'étois sûr qui m'y attendoit. Je n'osois entrer dans le château, ni heurter ; car j'étois fort timide. Mais je chantois sous la fenêtre qui avoit le plus d'apparence, fort surpris, après

m'être long-tems époumonné, de ne voir paroître ni dames ni demoiselles qu'attirât la beauté de ma voix, ou le sel de mes chansons; vu que j'en faisois d'admirables que mes camarades m'avoient apprises, & que je chantois admirablement.

J'arrive enfin; je vois madame de *Warens*. Cette époque de ma vie a décidé de mon caractère; je ne puis me résoudre à la passer légèrement. J'étois au milieu de ma seizième année. Sans être ce qu'on appelle un beau garçon, j'étois bien pris dans ma petite taille; j'avois un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé, la physionomie animée, la bouche mignonne, les sourcils & les cheveux noirs, les yeux petits & même enfoncés, mais qui lançoient avec force le feu dont mon sang étoit embrasé. Malheureusement je ne savois rien de tout cela, &

de ma vie il ne m'est arrivé de songer à ma figure, que lorsqu'il n'étoit plus tems d'en tirer parti. Ainsi j'avois, avec la timidité de mon âge, celle d'un naturel très-aimant, toujours troublé par la crainte de déplaire. D'ailleurs, quoique j'eusse l'esprit assez orné, n'ayant jamais vu le monde, je manquois totalement de manières; & mes connoissances, loin d'y suppléer, ne servoient qu'à m'intimider davantage, en me faisant sentir combien j'en manquois.

Craignant donc que mon abord ne prévînt pas en ma faveur, je pris autrement mes avantages, & je fis une belle lettre en style d'orateur, où, couvant des phrases des livres avec des locutions d'apprentif, je déployois toute mon éloquence pour capter la bienveillance de Madame de *Warens*. J'enfermai la lettre de M. de *Pontverre*

dans la mienne, & je partis pour cette terrible audience. Je ne trouvai point Madame de *Warens* ; on me dit qu'elle venoit de sortir pour aller à l'église. C'étoit le jour des Rameaux de l'année 1728. Je cours pour la suivre : je la vois, je l'atteins, je lui parle. . . Je dois me souvenir du lieu ; je l'ai souvent depuis mouillé de mes larmes & couvert de mes baisers. Que ne puis-je entourer d'un balustre d'or cette heureuse place ! que n'y puis-je attirer les hommages de toute la terre ! Quiconque aime à honorer les monumens du salut des hommes, n'en devroit approcher qu'à genoux.

C'étoit un passage derrière sa maison, entre un ruisseau à main droite qui la séparoit du jardin, & le mur de la cour à gauche, conduisant par une fausse porte à l'église des Corde,

liers. Prête à entrer dans cette porte, Madame de *Warens* se retourne à ma voix. Que devins-je à cette vue ! Je m'étois figuré une vieille dévote bien rechignée : la bonne dame de M. de *Pontverre* ne pouvoit être autre chose à mon avis. Je vois un visage pétri de graces, de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse. Rien n'échappa au rapide coup-d'œil du jeune prosélyte ; car je devins à l'instant le sien ; fût qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvoit manquer de mener en paradis. Elle prend en fouriant la lettre que je lui présente d'une main tremblante, l'ouvre, jette un coup-d'œil sur celle de M. de *Pontverre*, revient à la mienne qu'elle lit toute entière, & qu'elle eût relue encore, si son laquais ne l'eût avertie qu'il étoit tems

d'entrer. Eh ! mon enfant , me dit-elle d'un ton qui me fit tressaillir , vous voilà courant le pays bien jeune ; c'est dommage , en vérité. Puis , sans attendre ma réponse , elle ajouta : allez chez moi m'attendre ; dites qu'on vous donne à déjeuner : après la messe j'irai causer avec vous.

Louise - Eléonore de *Warens* étoit une demoiselle de la Tour de Pil , noble & ancienne famille de Vevay , ville du Pays - de - Vaud. Elle avoit épousé fort jeune M. de *Warens* de la maison de *Loys* , fils aîné de M. de *Villardin* de Lausanne. Ce mariage , qui ne produisit point d'enfans , n'ayant pas trop réussi , Madame de *Warens* poussée par quelque chagrin domestique , prit le tems que le roi Victor - Amédée étoit à Evian , pour passer le lac & venir se jeter aux pieds de ce Prince ; abandonnant ainsi  
son

son mari , sa famille & son pays , par une étourderie assez semblable à la mienne , & qu'elle a eu tout le tems de pleurer aussi. Le Roi , qui aimoit à faire le zélé catholique , la prit sous sa protection , lui donna une pension de quinze cents livres de Piémont , ce qui étoit beaucoup pour un Prince aussi peu prodigue ; & voyant que sur cet accueil on l'en croyoit amoureux , il l'envoya à Annecy , escortée par un détachement de ses Gardes , où , sous la direction de *Michel Gabriel de Bernex* , évêque titulaire de Geneve , elle fit abjuration au couvent de la Visitation.

Il y avoit six ans qu'elle y étoit quand j'y vins ; & elle en avoit alors vingt-huit , étant née avec le siècle. Elle avoit de ces beautés qui se conservent , parce qu'elles sont plus dans la physionomie que dans les traits ;

aussi la sienne étoit-elle encore dans tout son premier éclat. Elle avoit un air caressant & tendre, un regard très-doux, un sourire angélique, une bouche à la mesure de la mienne, des cheveux cendrés d'une beauté peu commune, & auxquels elle donnoit un tour négligé qui la rendoit très-piquante. Elle étoit petite de stature, courte même, & ramassée un peu dans sa taille, quoique sans difformité. Mais il étoit impossible de voir une plus belle tête, un plus beau sein, de plus belles mains, & de plus beaux bras.

Son éducation avoit été fort mêlée. Elle avoit ainsi que moi perdu sa mère dès sa naissance; & recevant indifféremment des instructions comme elles s'étoient présentées, elle avoit appris un peu de sa gouvernante, un peu de son père, un peu de ses maîtres, &

beaucoup de ses amans; sur-tout d'un M. de *Tavel*, qui, ayant du goût & des connoissances, en orna la personne qu'il aimoit. Mais tant de genres différens se nuisirent les uns aux autres, & le peu d'ordre qu'elle y mit empêcha que ses diverses études n'entendissent la justesse naturelle de son esprit. Ainsi, quoiqu'elle eût quelques principes de philosophie & de physique, elle ne laissa pas de prendre le goût que son père avoit pour la médecine empirique & pour l'alchimie; elle faisoit des élixirs, des teintures, des baumes, des magistères; elle prétendoit avoir des secrets. Les charlatans profitant de sa foiblesse, s'emparèrent d'elle, l'obsédèrent, la ruinèrent, & consumèrent au milieu des fourneaux & des drogues son esprit, ses talens & ses charmes, dont elle eût pu faire les délices des meilleures sociétés.

Mais si de vils fripons abusèrent de son éducation mal dirigée pour obscurcir les lumières de sa raison , son excellent cœur fut à l'épreuve & demeura toujours le même : son caractère aimant & doux , sa sensibilité pour les malheureux , son inépuisable bonté , son humeur gaie , ouverte & franche ne s'altèrent jamais ; & même aux approches de la vieillesse , dans le sein de l'indigence , des maux , des calamités diverses , la sérénité de sa belle ame lui conserva jusqu'à la fin de sa vie toute la gaieté de ses plus beaux jours.

Ses erreurs lui vinrent d'un fond d'activité inépuisable qui vouloit sans cesse de l'occupation. Ce n'étoit pas des intrigues de femmes qu'il lui falloit , c'étoit des entreprises à faire & à diriger. Elle étoit née pour les grandes affaires. A sa place , Madame de

*Longueville* n'eût été qu'une tracassière ; à la place de Madame de *Longueville* , elle eût gouverné l'Etat. Ses talens ont été déplacés ; & ce qui eût fait sa gloire dans une situation plus élevée , a fait sa perte dans celle où elle a vécu. Dans les choses qui étoient à sa portée , elle étendoit toujours son plan dans sa tête & voyoit toujours son objet en grand. Cela faisoit qu'employant des moyens proportionnés à ses vues plus qu'à ses forces , elle échouoit par la faute des autres ; & son projet venant à manquer , elle étoit ruinée où d'autres n'auroient presque rien perdu. Ce goût des affaires qui lui fit tant de maux , lui fit du moins un grand bien dans son asyle monastique , en l'empêchant de s'y fixer pour le reste de ses jours , comme elle en étoit tentée. La vie uniforme & simple des religieuses , leur petit cailletage de

parloir, tout cela ne pouvoit flatter un esprit toujours en mouvement, qui, formant chaque jour de nouveaux systèmes, avoit besoin de liberté pour s'y livrer. Le bon évêque de *Bennex*, avec moins d'esprit que *François de Sales*, lui ressembloit sur bien des points, & Madame de *Warens* qu'il appelloit sa fille, & qui ressembloit à Madame de *Chantal* sur beaucoup d'autres, eût pu lui ressembler encore dans sa retraite, si son goût ne l'eût détournée de l'oïveté d'un couvent. Ce ne fut point manque de zèle si cette aimable femme ne se livra pas aux menues pratiques de dévotion qui sembloient convenir à une nouvelle convertie vivant sous la direction d'un prélat. Quel qu'eût été le motif de son changement de religion, elle fut sincère dans celle qu'elle avoit embrassée. Elle a pu se repentir d'avoir

commis la faute, mais non pas desirer d'en revenir. Elle n'est pas seulement morte bonne catholique, elle a vécu telle de bonne foi; & j'ose affirmer, moi qui pense avoir lu dans le fond de son ame, que c'étoit uniquement par aversion pour les simagrées, qu'elle ne faisoit point en public la dévote. Elle avoit une piété trop solide pour affecter de la dévotion. Mais ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur ses principes; j'aurai d'autres occasions d'en parler.

Que ceux qui nient la sympathie des ames expliquent, s'ils peuvent, comment de la première entrevue, du premier mot, du premier regard, Madame de *Warens* m'inspira, non-seulement le plus vif attachement, mais une confiance parfaite, & qui ne s'est jamais démentie. Supposons que ce que j'ai senti pour elle fût

véritablement de l'amour, ce qui paroîtra tout au moins douteux à qui suivra l'histoire de nos liaisons; comment cette passion fut-elle accompagnée dès sa naissance des sentimens qu'elle inspire le moins, la paix du cœur, le calme, la sérénité, la sécurité, l'assurance? Comment, en approchant pour la première fois d'une femme aimable, polie, éblouissante, d'une dame d'un état supérieur au mien, dont je n'avois jamais abordé la pareille, de celle dont dépendoit mon sort en quelque sorte par l'intérêt plus ou moins grand qu'elle y prendroit; comment, dis-je, avec tout cela me trouvais-je à l'instant aussi libre, aussi à mon aise, que si j'eusse été parfaitement sûr de lui plaire? Comment n'eus-je pas un moment d'embaras, de timidité, de gêne? Naturellement honteux, décontenancé, n'ayant

jamais vu le monde, comment pris-je avec elle du premier jour, du premier instant, les manières faciles, le langage tendre, le ton familier que j'avois dix ans après, lorsque la plus grande intimité l'eut rendu naturel? A-t-on de l'amour, je ne dis pas sans desirs, j'en avois, mais sans inquiétude, sans jalousie? Ne veut-on pas au moins apprendre de l'objet qu'on aime si l'on est aimé? C'est une question qu'il ne m'est pas plus venu dans l'esprit de lui faire une fois en ma vie, que de me demander à moi-même si je m'aimois; & jamais elle n'a été plus curieuse avec moi. Il y eut certainement quelque chose de singulier dans mes sentimens pour cette charmante femme, & l'on y trouvera dans la suite des bizarreries auxquelles on ne s'attend pas.

Il fut question de ce que je de-

viendrois ; & pour en causer plus à loisir , elle me retint à dîner. Ce fut le premier repas de ma vie où j'eusse manqué d'appétit ; & la femme-de-chambre qui nous servoit , dit aussi que j'étois le premier voyageur de mon âge & de mon étoffe qu'elle en eût vu manquer. Cette remarque , qui ne me nuisit pas dans l'esprit de sa maîtresse , tomboit un peu à plomb sur un gros manant qui dînoit avec nous , & qui dévora lui tout seul un repas honnête pour six personnes. Pour moi , j'étois dans un ravissement qui ne me permettoit pas de manger. Mon cœur se nourrissoit d'un sentiment tout nouveau , dont il occupoit tout mon être : il ne me laissoit des esprits pour nulle autre fonction.

Madame de *Warens* voulut savoir les détails de ma petite histoire ; je retrouvai , pour la lui conter , tout le

feu que j'avois perdu chez mon maître. Plus j'intéressois cette excellente ame en ma faveur , plus elle plaignoit le sort auquel j'allois m'exposer. Sa tendre compassion se marquoit dans son air , dans son regard , dans ses gestes. Elle n'osoit m'exhorter à retourner à Geneve. Dans sa position c'eût été un crime de lese-catholicité , & elle n'ignoroit pas combien elle étoit surveillée & combien ses discours étoient pesés. Mais elle me parloit d'un ton si touchant de l'affliction de mon pere , qu'on voyoit bien qu'elle eût approuvé que j'allasse le consoler. Elle ne savoit pas combien , sans y songer , elle plaidoit contre elle-même. Outre que ma résolution étoit prise , comme je crois l'avoir dit ; plus je la trouvois éloquente , persuasive , plus ses discours m'alloient au cœur , & moins je pouvois me résoudre à me

détacher d'elle. Je sentoie que retourner à Geneve étoit mettre entr'elle & moi une barriere presque infurmontable , à moins de revenir à la démarche que j'avois faite , & à laquelle mieux valoit me tenir tout d'un coup. Je m'y tins donc. Madame de *Warrens* voyant ses efforts inutiles , ne les pouffa pas jusqu'à se compromettre ; mais elle me dit avec un regard de commisération : Pauvre petit , tu dois aller où Dieu t'appelle ; mais quand tu seras grand , tu te souviendras de moi. Je crois qu'elle ne pensoit pas elle-même que cette prédiction s'accompliroit si cruellement.

La difficulté restoit toute entiere. Comment subsister si jeune hors de mon pays ? A peine à la moitié de mon apprentissage , j'étois bien loin de savoir mon métier. Quand je l'aurois su , je n'en aurois pu vivre en

Savoie , pays trop pauvre pour avoir des arts. Le manant qui dînoit pour nous , forcé de faire une pause pour reposer sa mâchoire , ouvrit un avis qu'il disoit venir du ciel , & qui , à juger par les fuites , venoit bien plutôt du côté contraire. C'étoit que j'allasse à Turin , où , dans un hospice établi pour l'instruction des catéchumenes , j'aurois , dit-il , la vie temporelle & spirituelle , jusqu'à ce qu'entré dans le sein de l'Eglise , je trouvasse par la charité des bonnes ames une place qui me convînt. A l'égard des frais du voyage , continua mon homme , sa Grandeur Monseigneur l'Evêque ne manquera pas , si Madame lui propose cette sainte oeuvre , de vouloir charitablement y pourvoir ; & Madame la Baronne qui est si charitable , dit-il en s'inclinant sur son assiette , s'empressera sûrement d'y contribuer aussi.

Je trouvois toutes ces charités bien dures ; j'avois le cœur ferré , je ne disois rien ; & Madame de *Warens* , sans saisir ce projet avec autant d'ardeur qu'il étoit offert , se contenta de répondre que chacun devoit contribuer au bien selon son pouvoir , & qu'elle en parleroit à Monseigneur : mais mon diable d'homme , qui craignit qu'elle n'en parlât pas à son gré , & qui avoit son petit intérêt dans cette affaire , courut prévenir les aumôniers , & emboucha si bien les bons prêtres , que quand Madame de *Warens* , qui craignoit pour moi ce voyage , en voulut parler à l'Evêque , elle trouva que c'étoit une affaire arrangée , & il lui remit à l'instant l'argent destiné pour mon petit viatique. Elle n'osa insister pour me faire rester : j'approchois d'un âge où une femme du sien ne pouvoit décem-

ment vouloir retenir un jeune homme auprès d'elle.

Mon voyage étant ainsi réglé par ceux qui prenoient soin de moi , il fallut bien me soumettre , & c'est même ce que je fis sans beaucoup de répugnance. Quoique Turin fût plus loin que Geneve , je jugeai qu'étant la capitale , elle avoit avec Annecy des relations plus étroites qu'une ville étrangere d'état & de religion ; & puis , partant pour obéir à Madame de *Warens* , je me regardois comme vivant toujours sous sa direction ; c'étoit plus que vivre à son voisinage. Enfin l'idée d'un grand voyage flattoit ma manie ambulante , qui déjà commençoit à se déclarer. Il me paroissoit beau de passer les monts à mon âge , & de m'élever au-dessus de mes camarades de toute la hauteur des Alpes. Voir du pays est un

appât auquel un Genevois ne résiste gueres : je donnai donc mon consentement. Mon manant devoit partir dans deux jours avec sa femme. Je leur fus confié & recommandé. Ma bourse leur fut remise, renforcée par Madame de *Warens*, qui de plus me donna secrètement un petit pécule auquel elle joignit d'amples instructions, & nous partîmes le mercredi saint.

Le lendemain de mon départ d'Annecy, mon pere y arriva courant à ma piste avec un M. *Rival* son ami, horloger comme lui, homme d'esprit, bel esprit même, qui faisoit des vers mieux que *la Motte* & parloit presque aussi bien que lui; de plus, parfaitement honnête homme, mais dont la littérature déplacée n'aboutit qu'à faire un de ses fils comédien.

Ces Messieurs virent Madame de  
*Warens*,

*Warens*, & se contenterent de pleurer mon sort avec elle, au lieu de me suivre & de m'atteindre, comme ils l'auroient pu facilement, étant à cheval & moi à pied. La même chose étoit arrivée à mon oncle *Bernard*. Il étoit venu à Confignon, & de là, sachant que j'étois à Annecy, il s'en retourna à Geneve. Il sembloit que mes proches conspirassent avec mon étoile pour me livrer au destin qui m'attendoit. Mon frere s'étoit perdu par une semblable négligence, & si bien perdu qu'on n'a jamais su ce qu'il étoit devenu.

Mon pere n'étoit pas seulement un homme d'honneur; c'étoit un homme d'une probité sûre, & il avoit une de ces ames fortes qui font les grandes vertus. De plus, il étoit bon pere, sur-tout pour moi. Il m'aimoit très-tendrement; mais il aimoit aussi ses

plaisirs, & d'autres goûts avoient un peu attiédi l'affection paternelle depuis que je vivois loin de lui. Il s'étoit remarié à Nion ; & quoique sa femme ne fût plus en âge de me donner des freres, elle avoit des parens : cela faisoit une autre famille, d'autres objets, un nouveau ménage qui ne rappelloit plus si souvent mon souvenir. Mon pere vieillissoit, & n'avoit aucun bien pour foutenir sa vieillesse. Nous avions mon frere & moi quelque bien de ma mere, dont le revenu devoit appartenir à mon pere durant notre éloignement. Cette idée ne s'offroit pas à lui directement & ne l'empêchoit pas de faire son devoir ; mais elle agissoit sourdement sans qu'il s'en apperçût lui-même, & ralentissoit quelquefois son zele qu'il eût poussé plus loin sans cela. Voilà, je crois, pourquoi, venu d'abord à Annecy sur

mes traces, il ne me suivit pas jusqu'à Chambéry, où il étoit moralement sûr de m'atteindre. Voilà pourquoi encore l'étant allé voir souvent depuis ma fuite, je reçus toujours de lui des caresses de pere, mais sans grands efforts pour me retenir.

Cette conduite d'un pere dont j'ai si bien connu la tendresse & la vertu, m'a fait faire des réflexions sur moi-même, qui n'ont pas peu contribué à me maintenir le cœur sain. J'en ai tiré cette grande maxime de morale, la seule peut-être d'usage dans la pratique, d'éviter les situations qui mettent nos devoirs en opposition avec nos intérêts, & qui nous montrent notre bien dans le mal d'autrui : sûr que dans de telles situations, quelque sincere amour de la vertu qu'on y porte, on foiblit tôt ou tard sans s'en appercevoir, & l'on devient

injuste & méchant dans le fait, sans avoir cessé d'être juste & bon dans l'ame.

Cette maxime fortement imprimée au fond de mon cœur & mise en pratique, quoiqu'un peu tard, dans toute ma conduite, est une de celles qui m'ont donné l'air le plus bizarre & le plus fou dans le public & surtout parmi mes connoissances. On m'a imputé de vouloir être original & faire autrement que les autres. En vérité, je ne songeois guere à faire ni comme les autres ni autrement qu'eux. Je desirois sincèrement de faire ce qui étoit bien. Je me dérobois de toute ma force à des situations qui me donnassent un intérêt contraire à l'intérêt d'un autre homme, & par conséquent un desir secret quoiqu'involontaire du mal de cet homme-là.

Il y a deux ans que Milord *Maré-*

*chal* me voulut mettre dans son testament. Je m'y opposai de toute ma force. Je lui marquai que je ne voudrois pour rien au monde me favoir dans le testament de qui que ce fût, & beaucoup moins dans le sien. Il se rendit ; maintenant il veut me faire une pension viagere, & je ne m'y oppose pas. On dira que je trouve mon compte à ce changement : cela peut être. Mais, ô mon bienfaiteur & mon pere ! si j'ai le malheur de vous survivre, je fais qu'en vous perdant j'ai tout à perdre, & que je n'ai rien à gagner.

C'est là, selon moi, la bonne philosophie, la seule vraiment assortie au cœur humain. Je me pénétre chaque jour davantage de sa profonde solidité, & je l'ai retournée de différentes manieres dans tous mes derniers écrits ; mais le public, qui est

frivole, ne l'y a pas su remarquer. Si je surpris assez à cette entreprise consommée pour en reprendre une autre, je me propose de donner dans la suite de l'*Emile* un exemple si charmant & si frappant de cette même maxime, que mon lecteur soit forcé d'y faire attention. Mais c'est assez de réflexions pour un voyageur ; il est tems de reprendre ma route.

Je la fis plus agréablement que je n'aurois dû m'y attendre, & mon manant ne fut pas si bourru qu'il en avoit l'air. C'étoit un homme entre deux âges, portant en queue ses cheveux noirs grisonnans ; l'air grenadier, la voix forte, assez gai, marchant bien, mangeant mieux, & qui faisoit toutes sortes de métiers, faute d'en favoir aucun. Il avoit proposé, je crois, d'établir à Annecy je ne fais quelle manufacture. Madame de *Warens* n'avoit

pas manqué de donner dans le projet, & c'étoit pour tâcher de le faire agréer au ministre, qu'il faisoit, bien défrayé, le voyage de Turin. Notre homme avoit le talent d'intriguer en se fourrant toujours avec les prêtres ; & faisant l'empressé pour les servir, il avoit pris à leur école un certain jargon dévot, dont il usoit sans cesse, se piquant d'être un grand prédicateur. Il favoit même un passage latin de la Bible, & c'étoit comme s'il en avoit su mille, parce qu'il le répétoit mille fois le jour ; du reste, manquant rarement d'argent quand il en favoit dans la bourse des autres ; plus adroit pourtant que fripon, & qui débitant d'un ton de racleur ses capucinades, ressembloit à l'hermite *Pierre*, prêchant la croisade le sabre au côté.

Pour Madame *Sabran* son épouse, c'étoit une assez bonne femme, plus

tranquille le jour que la nuit. Comme je couchois toujours dans leur chambre, ses bruyantes insomnies m'éveilloient souvent, & m'auroient éveillé bien davantage, si j'en avois compris le sujet. Mais je ne m'en doutois pas même, & j'étois sur ce chapitre d'une bêtise qui a laissé à la seule nature tout le soin de mon instruction.

Je m'acheminois gaiement avec mon dévot guide & sa fémillante compagne. Nul accident ne troubla mon voyage; j'étois dans la plus heureuse situation de corps & d'esprit où j'aie été de mes jours. Jeune, vigoureux, plein de santé, de sécurité, de confiance en moi & aux autres, j'étois dans ce court mais précieux moment de la vie où sa plénitude expansive étend pour ainsi dire notre être par toutes nos sensations, & embellit à nos yeux la nature entière du charme de

notre existence. Ma douce inquiétude avoit un objet qui la rendoit moins errante & fixoit mon imagination. Je me regardois comme l'ouvrage, l'élève, l'ami, presque l'amant de Madame de *Warens*. Les choses obligantes qu'elle m'avoit dites, les petites carettes qu'elle m'avoit faites, l'intérêt si tendre qu'elle avoit paru prendre à moi, ses regards charmans qui me sembloient pleins d'amour parce qu'ils m'en inspiroient; tout cela nourrissoit mes idées durant la marche, & me faisoit rêver délicieusement. Nulle crainte, nul doute sur mon sort ne troubloit ces rêveries. M'envoyer à Turin c'étoit, selon moi, s'engager à m'y faire vivre, à m'y placer convenablement. Je n'avois plus de souci sur moi-même; d'autres s'étoient chargés de ce soin. Ainsi je marchois légèrement, allégé de ce

poids; les jeunes desirs, l'espoir enchanteur, les brillans projets remplissoient mon ame. Tous les objets que je voyois me sembloient les garans de ma prochaine félicité. Dans les maisons j'imaginois des festins rustiques; dans les prés, de folâtres jeux; le long des eaux, les bains, des promenades, la pêche; sur les arbres, des fruits délicieux; sous leur ombre, de voluptueux tête-à-têtes; sur les montagnes, des cuves de lait & de crème, une oisiveté charmante, la paix, la simplicité, le plaisir d'aller sans savoir où. Enfin rien ne frappoit mes yeux sans porter à mon cœur quelque attrait de jouissance. La grandeur, la variété, la beauté réelle du spectacle rendoient cet attrait digne de la raison; la vanité même y méloit sa pointe. Si jeune, aller en Italie, avoir déjà vu tant de pays, suivre *Annibal* à

travers les monts, me paroïssoit une gloire au-dessus de mon âge. Joignez à tout cela des stations fréquentes & bonnes, un grand appétit & de quoi le contenter: car en vérité ce n'étoit pas la peine de m'en faire faute, & sur le dîné de M. *Sabran* le mien ne paroïssoit pas.

Je ne me souviens pas d'avoir eu dans tout le cours de ma vie d'intervalle plus parfaitement exempt de soucis & de peine, que celui des sept ou huit jours que nous mîmes à ce voyage; car le pas de Madame *Sabran*, sur lequel il falloit régler le nôtre, n'en fit qu'une longue promenade. Ce souvenir m'a laissé le goût le plus vif pour tout ce qui s'y rapporte, surtout pour les montagnes & les voyages pédestres. Je n'ai voyagé à pied que dans mes beaux jours, & toujours avec délices. Bientôt les devoirs,

les affaires, un bagage à porter m'ont forcé de faire le monsieur & de prendre des voitures; les foudris rongeurs, les embarras, la gêne y sont montés avec moi; & dès-lors, au lieu qu'au paravant dans mes voyages je ne sentoie que le plaisir d'aller, je n'ai plus senti que le besoin d'arriver. J'ai cherché long-tems à Paris deux camarades du même goût que moi, qui vouliissent consacrer chacun cinquante louis de sa bourse & un an de son tems à faire ensemble à pied le tour de l'Italie, sans autre équipage qu'un garçon qui portât avec nous un sac de nuit. Beaucoup de gens se sont présentés, enchantés de ce projet en apparence; mais au fond le prenant tous pour un pur château en Espagne, dont on cause en conversation sans vouloir l'exécuter en effet. Je me souviens que, parlant avec passion de ce

projet avec *Diderot* & *Grimm*, je leur en donnai enfin la fantaisie. Je crus une fois l'affaire faite; mais le tout se réduisit à vouloir faire un voyage par écrit, dans lequel *Grimm* ne trouvoit rien de si plaisant que de faire faire à *Diderot* beaucoup d'impies, & de me faire fourrer à l'inquisition à sa place.

Mon regret d'arriver si vite à Turin fut tempéré par le plaisir de voir une grande ville, & par l'espoir d'y faire bientôt une figure digne de moi; car déjà les fumées de l'ambition me montoient à la tête; déjà je me regardois comme infiniment au-dessus de mon ancien état d'apprentif; j'étois bien loin de prévoir que dans peu j'allois être fort au-dessous.

Avant que d'aller plus loin, je dois au lecteur mon excuse ou ma justification, tant sur les menus détails

où je viens d'entrer, que sur ceux où j'entrerai dans la suite, & qui n'ont rien d'intéressant à ses yeux. Dans l'entreprise que j'ai faite de me montrer tout entier au public, il faut que rien de moi ne lui reste obscur ou caché; il faut que je me tienne incessamment sous ses yeux; qu'il me suive dans tous les égaremens de mon cœur, dans tous les recoins de ma vie; qu'il ne me perde pas de vue un seul instant, de peur que trouvant dans mon récit la moindre lacune, le moindre vide, & se demandant qu'a-t-il fait durant ce tems-là, il ne m'accuse de n'avoir pas voulu tout dire. Je donne assez de prise à la malignité des hommes par mes récits, sans lui en donner encore par mon silence.

Mon petit pécule étoit parti; j'avois jafé, & mon indiscretion ne fut

pas pour mes conducteurs à pure perte. Madame *Sabran* trouva le moyen de m'arracher jusqu'à un petit ruban glacé d'argent, que Madame de *Warrens* m'avoit donné pour ma petite épée, & que je regrettai plus que tout le reste: l'épée même eût resté dans leurs mains, si je m'étois moins obstiné. Ils m'avoient fidèlement défrayé dans la route, mais ils ne m'avoient rien laissé. J'arrive à Turin sans habits, sans argent, sans linge, & laissant très-exactement à mon seul mérite tout l'honneur de la fortune que j'allois faire.

J'avois des lettres, je les portai, & tout de suite je fus mené à l'hospice des catéchumenes, pour y être instruit dans la religion pour laquelle on me vendoit ma subsistance. En entrant je vis une grosse porte à barreaux de fer, qui dès que je fus passé, fut

fermée à double tour sur mes talons. Ce début me parut plus imposant qu'agréable, & commençoit à me donner à penser, quand on me fit entrer dans une assez grande piece. J'y vis pour tout meuble un autel de bois surmonté d'un grand crucifix au fond de la chambre, & autour, quatre ou cinq chaises aussi de bois, qui paroissoient avoir été cirées, mais qui seulement étoient luisantes à force de s'en servir & de les froter. Dans cette salle d'assemblée étoient quatre ou cinq affreux bandits, mes camarades d'instruction, & qui sembloient plutôt des archers du diable que des aspirans à se faire enfans de Dieu. Deux de ces coquins étoient des Esclavons qui se disoient juifs & maures, & qui, comme ils me l'avouèrent, passoient leur vie à courir l'Espagne & l'Italie, embrassant le christianisme & se faisant baptiser  
par-

par-tout où le produit en valoit la peine. On ouvrit une autre porte de fer, qui partageoit en deux un grand balcon régnañt sur la cour. Par cette porte entrèrent nos sœurs les catéchumenes, qui comme moi s'alloient régénérer, non par le baptême, mais par une solennelle abjuration. C'étoient bien les plus grandes salopes & les plus vilaines coureuses qui jamais aient empuanti le bercail du Seigneur. Une seule me parut jolie & assez intéressante. Elle étoit à peu près de mon âge, peut-être un an ou deux de plus. Elle avoit des yeux fripons qui rencontroient quelquefois les miens. Cela m'inspira quelque desir de faire connoissance avec elle; mais pendant près de deux mois qu'elle demeura encore dans cette maison où elle étoit depuis trois, il me fut absolument impossible de l'acoster, tant elle étoit

recommandée à notre vieille geoliere & obfédée par le faint miffionnaire qui travailloit à fa converfion avec plus de zele que de diligence. Il falloit qu'elle fût extrêmement ftupide, quoiqu'elle n'en eût pas l'air; car jamais inftruction ne fut plus longue. Le faint homme ne la trouvoit toujours point en état d'abjurer; mais elle s'ennuya de fa clôture, & dit qu'elle vouloit fortir, chrétienne ou non. Il fallut la prendre au mot tandis qu'elle confentoit encore à l'être, de peur qu'elle ne fe mutinât & qu'elle ne le voulût plus.

La petite communauté fut affemblée en l'honneur du nouveau venu. On nous fit une courte exhortation, à moi pour m'engager à répondre à la grace que Dieu me faifoit, aux autres pour les inviter à m'accorder leurs prieres & à m'édifier par leurs exemples. Après quoi, nos vierges

étant rentrées dans leur clôture, j'eus le tems de m'étonner tout à mon aife de celle où je me trouvois.

Le lendemain matin on nous affembla de nouveau pour l'inftruction, & ce fut alors que je commençai à réfléchir pour la premiere fois fur le pas que j'allois faire, & fur les démarches qui m'y avoient entraîné.

J'ai dit, je répète, & je répéterai peut-être une chofe dont je fuis tous les jours plus pénétré; c'eft que fi jamais enfant reçut une éducation raifonnable & faine, ç'a été moi. Né dans une famille que fes mœurs diftinguoient du peuple, je n'avois reçu que des leçons de fageffe & des exemples d'honneur de tous mes parens. Mon pere, quoiqu'homme de plaifir, avoit non-feulement une probité fûre, mais beaucoup de religion. Galant homme dans le monde & chrétien

dans l'intérieur, il m'avoit inspiré de bonne heure les sentimens dont il étoit pénétré. De mes trois tantes, toutes sages & vertueuses, les deux ainées étoient dévotes; & la troisième, fille à la fois pleine de graces, d'esprit & de sens, l'étoit peut-être encore plus qu'elles, quoiqu'avec moins d'ostentation. Du sein de cette estimable famille je passai chez M. *Lambercier* qui, bien qu'homme d'Eglise & prédicateur, étoit croyant en dedans, & faisoit presque aussi bien qu'il disoit. Sa sœur & lui cultivèrent par des instructions douces & judicieuses les principes de piété qu'ils trouverent dans mon cœur. Ces dignes gens employèrent pour cela des moyens si vrais, si discrets, si raisonnables, que loin de m'ennuyer au sermon, je n'en fortois jamais sans être intérieurement touché &

sans faire des résolutions de bien vivre, auxquelles je manquois rarement en y pensant. Chez ma tante *Bernard* la dévotion m'ennuyoit un peu plus, parce qu'elle en faisoit un métier. Chez mon maître je n'y pensois plus guere, sans pourtant penser différemment. Je ne trouvai point de jeunes gens qui me pervertissent. Je devins polisson, mais non libertin.

J'avois donc de la religion tout ce qu'un enfant à l'âge où j'étois en pouvoit avoir. J'en avois même davantage; car pourquoi déguiser ici ma pensée? Mon enfance ne fut point d'un enfant. Je sentis, je pensai toujours en homme. Ce n'est qu'en grandissant que je suis rentré dans la classe ordinaire; en naissant j'en étois sorti. L'on rira de me voir me donner modestement pour un prodige. Soit; mais quand on aura bien ri, qu'on

trouve un enfant qu'à six ans les romans attachent, intéressent, transportent, au point d'en pleurer à chaudes larmes : alors je sentirai ma vanité ridicule, & je conviendrai que j'ai tort.

Ainsi, quand j'ai dit qu'il ne falloit point parler aux enfans de religion si l'on vouloit qu'un jour ils en eussent, & qu'ils étoient incapables de connoître Dieu, même à notre maniere, j'ai tiré mon sentiment de mes observations, non de ma propre expérience : je savois qu'elle ne concluoit rien pour les autres. Trouvez des *J. J. Rousseau* à six ans, & parlez-leur de Dieu à sept ; je vous réponds que vous ne courez aucun risque.

On sent, je crois, qu'avoir de la religion pour un enfant, & même pour un homme, c'est suivre celle où il est né. Quelquefois on en ôte ;

rarement on y ajoute ; la foi dogmatique est un fruit de l'éducation. Outre ce principe commun qui m'attachoit au culte de mes peres, j'avois l'averfion particuliere à notre ville pour le catholicisme, que l'on nous donnoit pour une affreuse idolatrie, & dont on nous peignoit le clergé sous les plus noires couleurs. Ce sentiment alloit si loin chez moi, qu'au commencement je n'entrevois jamais le dedans d'une église, je ne rencontrois jamais un prêtre en surplis, je n'entendois jamais la sonnette d'une proceffion, fans un frémissement de terreur & d'effroi qui me quitta bientôt dans les villes, mais qui souvent m'a repris dans les paroisses de campagne, plus semblables à celles où je l'avois d'abord éprouvé. Il est vrai que cette impression étoit singulièrement contrastée par le sou-

venir des caresses que les curés des environs de Geneve font volontiers aux enfans de la ville. En même tems que la sonnette du viatique me faisoit peur, la cloche de la messe & de vêpres me rappelloit un déjeuner, un goûter, du beurre frais, des fruits, du laitage. Le bon dîné de M. de *Pontverre* avoit produit encore un grand effet. Ainsi je m'étois aisément étourdi sur tout cela. N'envifageant le papifme que par ses liaifons avec les amufemens & la gourmandife, je m'étois apprivoifé fans peine avec l'idée d'y vivre; mais celle d'y entrer folemnellement ne s'étoit présentée à moi qu'en fuyant & dans un avenir éloigné. Dans ce moment il n'y eut plus moyen de prendre le change : je vis avec l'horreur la plus vive l'efpece d'engagement que j'avois pris, & fa fuite inévitable. Les futurs néophytes

que j'avois autour de moi, n'étoient pas propres à foutenir mon courage par leur exemple, & je ne pus me diffimuler que la faine œuvre que j'allois faire n'étoit au fond que l'action d'un bandit. Tout jeune encore, je fentis que quelque religion qui fût la vraie, j'allois vendre la mienne, & que, quand même je choifirois bien, j'allois au fond de mon cœur mentir au Saint-Efprit & mériter le mépris des hommes. Plus j'y penfois, plus je m'indignois contre moi-même, & je gémiſſois du fort qui m'avoit amené là, comme fi ce fort n'eût pas été mon ouvrage. Il y eut des momens où ces réflexions devinrent fi fortes, que fi j'avois un instant trouvé la porte ouverte, je me ferois certainement évadé; mais il ne me fut pas poffible, & cette réfolution ne tint pas non plus bien fortement.

Trop de desirs secrets la combattoient, pour ne la pas vaincre. D'ailleurs l'obstination du dessein formé de ne pas retourner à Geneve ; la honte, la difficulté même de repasser les monts ; l'embarras de me voir loin de mon pays, sans amis sans ressources ; tout cela concouroit à me faire regarder comme un repentir tardif les remords de ma conscience ; j'affectois de me reprocher ce que j'avois fait, pour excuser ce que j'allois faire. En aggravant les torts du passé, j'en regardois l'avenir comme une fuite nécessaire. Je ne me disois pas, rien n'est fait encore & tu peux être innocent si tu veux : mais je me disois, gémiss du crime dont tu t'es rendu coupable, & que tu t'es mis dans la nécessité d'achever.

En effet, quelle rare force d'ame ne me falloit-il point à mon âge,

pour révoquer tout ce que jusques là j'avois pu promettre ou laisser espérer, pour rompre les chaînes que je m'étois données, pour déclarer avec intrépidité que je voulois rester dans la religion de mes peres, au risque de tout ce qui en pouvoit arriver ? Cette vigueur n'étoit pas de mon âge, & il est peu probable qu'elle eût eu un heureux succès. Les choses étoient trop avancées pour qu'on voulût en avoir le démenti ; & plus ma résistance eût été grande, plus de maniere ou d'autre on se fût fait une loi de la surmonter.

Le sophisme qui me perdit est celui de la plupart des hommes, qui se plaignent de manquer de force quand il est déjà trop tard pour en user. La vertu ne nous coûte que par notre faute ; & si nous voulions être toujours sages, rarement aurions-nous besoin d'être

vertueux. Mais des penchans faciles à surmonter nous entraînent sans résistance : nous cédon à des tentations légères dont nous méprifons le danger. Infenfiblement nous tombons dans des fituations périlleufes, dont nous pouvions aifément nous garantir, mais dont nous ne pouvons plus nous tirer fans des efforts héroïques qui nous effrayent, & nous tombons enfin dans l'abyrne, en difant à Dieu : pourquoi m'as-tu fait fi foible ? Mais malgré nous il répond à nos confciences : je t'ai fait trop foible pour fortir du gouffre, parce que je t'ai fait affez fort pour n'y pas tomber.

Je ne pris pas précifément la réfolution de me faire catholique : mais voyant le terme encore éloigné, je pris le tems de m'appriivoifer à cette idée, & en attendant je me figurois quelque événement imprévu qui me

tireroit d'embarras. Je réfolus, pour gagner du tems, de faire la plus belle défenfe qu'il me feroit poffible. Bientôt ma vanité me difpenfa de fonger à ma réfolution ; & dès que je m'aperçus que j'embarraffois quelquefois ceux qui vouloient m'inſtruire, il ne m'en fallut pas davantage pour chercher à les terraffer tout-à-fait. Je mis même à cette entreprife un zele bien ridicule ; car tandis qu'ils travailloient fur moi, je voulus travailler fur eux. Je croyois bonnement qu'il ne falloit que les convaincre, pour les engager à fe faire proteſtans.

Ils ne trouverent donc pas en moi tout-à-fait autant de facilité qu'ils en attendoient, ni du côté des lumieres, ni du côté de la volonté. Les proteſtans font généralement mieux inſtruits que les catholiques. Cela doit être : la doctrine des uns exige la

discussion, celle des autres la soumission. Le catholique doit adopter la décision qu'on lui donne, le protestant doit apprendre à se décider. On favoit cela ; mais on n'attendoit, ni de mon état, ni de mon âge, de grandes difficultés pour des gens exercés. D'ailleurs, je n'avois point fait encore ma première communion, ni reçu les instructions qui s'y rapportent : on le favoit encore ; mais on ne favoit pas qu'en revanche j'avois été bien instruit chez M. *Lamercier*, & que de plus j'avois par-devers moi un petit magasin fort incommode à ces Messieurs dans l'histoire de l'Eglise & de l'Empire, que j'avois apprise presque par cœur chez mon pere, & depuis à peu près oubliée, mais qui me revint à mesure que la dispute s'échauffoit.

Un vieux prêtre, petit, mais assez

vénérable, nous fit en commun la première conférence. Cette conférence étoit pour mes camarades un catéchisme plutôt qu'une controverse, & il avoit plus à faire à les instruire qu'à résoudre leurs objections. Il n'en fut pas de même avec moi. Quand mon tour vint, je l'arrêtai sur tout, je ne lui sauvai pas une des difficultés que je pus lui faire. Cela rendit la conférence fort longue, & fort ennuyeuse pour les assistans. Mon vieux prêtre parloit beaucoup, s'échauffoit, battoit la campagne, & se tiroit d'affaire en disant qu'il n'entendoit pas bien le françois. Le lendemain, de peur que mes indiscrettes objections ne scandalisassent mes camarades, on me mit à part dans une autre chambre avec un autre prêtre plus jeune, beau parleur, c'est-à-dire, faiseur de longues phrases & content de lui si

jamais docteur le fut. Je ne me laissai pourtant pas trop subjugué à sa mine imposante, & sentant qu'après tout je faisois ma tâche, je me mis à lui répondre avec assez d'assurance & à le bourrer par-ci par-là du mieux que je pus. Il croyoit m'affommer avec Saint Augustin, Saint Grégoire & les autres Peres, & il trouvoit avec une surprise incroyable que je maniois tous ces Peres-là presque aussi légèrement que lui. Ce n'étoit pas que je les eusse lus, ni lui peut-être; mais j'en avois retenu beaucoup de passages tirés de mon *Le Sueur*; & si-tôt qu'il m'en citoit un, sans disputer sur la citation je lui ripostois par un autre du même Pere, & qui souvent l'embarassoit beaucoup. Il l'emportoit pourtant à la fin, par deux raisons: l'une, qu'il étoit le plus fort, & que me sentant pour ainsi dire à sa merci, je jugeois très-bien

bien, quelque jeune que je fusse, qu'il ne falloit pas le pousser à bout; car je voyois assez que le vieux petit prêtre n'avoit pris en amitié ni mon érudition ni moi. L'autre raison étoit que le jeune avoit de l'étude, & que je n'en avois point. Cela faisoit qu'il mettoit dans sa maniere d'argumenter une méthode que je ne pouvois pas suivre, & que, si-tôt qu'il se sentoit pressé d'une objection imprévue, il la remettoit au lendemain, disant que je fortois du sujet présent. Il rejettoit même quelquefois toutes mes citations, soutenant qu'elles étoient fausses, & s'offrant à m'aller chercher le livre, me défioit de les y trouver. Il sentoit qu'il ne risquoit pas grand'chose, & qu'avec toute mon érudition d'emprunt, j'étois trop peu exercé à manier les livres, & trop peu latiniste pour trouver un passage dans un gros

volume, quand même je serois assuré qu'il y est. Je le soupçonne même d'avoir usé de l'infidélité dont il accusoit les Ministres, & d'avoir fabriqué quelquefois des passages pour se tirer d'une objection qui l'incommodoit.

Mais enfin, le séjour de l'hospice me devenant chaque jour plus désagréable, & n'apercevant pour en sortir qu'une seule voie, je m'empressai de la prendre autant que jusques là je m'étois efforcé de l'éloigner.

Les deux Africains avoient été baptisés en grande cérémonie, habillés de blanc de la tête aux pieds, pour représenter la candeur de leur ame régénérée. Mon tour vint un mois après; car il fallut tout ce tems-là pour donner à mes directeurs l'honneur d'une conversion difficile, & l'on

me fit passer en revue tous les dogmes, pour triompher de ma nouvelle docilité.

Enfin, suffisamment instruit & suffisamment disposé au gré de mes maîtres, je fus mené processionnellement à l'église métropolitaine de S. Jean, pour y faire une abjuration solennelle, & recevoir les accessoires du baptême, quoiqu'on ne me rebaptisât pas réellement: mais comme ce font à peu près les mêmes cérémonies, cela sert à persuader au peuple que les protestans ne sont pas chrétiens. J'étois revêtu d'une certaine robe grise, garnie de brandebourgs blancs & destinée pour ces sortes d'occasions. Deux hommes portoient devant & derrière moi des bassins de cuivre, sur lesquels ils frappaient avec une clef, & où chacun mettoit son aumône au gré de sa dévotion ou de l'intérêt qu'il prenoit

180 LES CONFESSIONS.  
au nouveau converti. Enfin rien du  
faîte catholique ne fut omis pour ren-  
dre la solemnité plus édifiante pour  
le public, & plus humiliante pour  
moi. Il n'y eut que l'habit blanc qui  
m'eût été fort utile, & qu'on ne me  
donna pas comme au maure, attendu  
que je n'avois pas l'honneur d'être juif.

Ce ne fut pas tout ; il fallut ensuite  
aller à l'inquisition, recevoir l'absolu-  
tion du crime d'hérésie & rentrer dans  
le sein de l'Eglise avec la même céré-  
monie à laquelle Henri IV fut soumis  
par son ambassadeur. L'air & les ma-  
nieres du très - révérend pere inquisi-  
teur n'étoient pas propres à dissiper  
la terreur secrete qui m'avoit saisi en  
entrant dans cette maison. Après plu-  
sieurs questions sur ma foi, sur mon  
état, sur ma famille, il me demanda  
brusquement si ma mere étoit damnée.  
L'effroi me fit réprimer le premier

LIVRE II. 181  
mouvement de mon indignation ; je  
me contentai de répondre que je vou-  
lois espérer qu'elle ne l'étoit pas, &  
que Dieu avoit pu l'éclairer à sa der-  
niere heure. Le moine se tut ; mais il  
fit une grimace qui ne me parut point  
du tout un signe d'approbation.

Tout cela fait ; au moment où je  
pensois être enfin placé selon mes espé-  
rances, on me mit à la porte avec un  
peu plus de vingt francs en petite  
monnoie, qu'avoit produit ma quête.  
On me recommanda de vivre en bon  
chrétien, d'être fidele à la grace ; on  
me souhaita bonne fortune, on ferma  
sur moi la porte, & tout disparut.

Ainsi s'éclipserent en un instant tou-  
tes mes grandes espérances, & il ne  
me resta de la démarche intéressée  
que je venois de faire, que le souve-  
nir d'avoir été apostat & dupe tout à  
la fois. Il est aisé de juger quelle brus-

que révolution dut se faire dans mes idées, lorsque de mes brillans projets de fortune, je me vis tomber dans la plus complète misere, & qu'après avoir délibéré le matin sur le choix du palais que j'habiterois, je me vis le soir réduit à coucher dans la rue. On croira que je commençai par me livrer à un désespoir d'autant plus cruel que le regret de mes fautes devoit s'irriter en me reprochant que tout mon malheur étoit mon ouvrage. Rien de tout cela. Je venois pour la premiere fois de ma vie d'être enfermé pendant plus de deux mois. Le premier sentiment que je goûtai fut celui de la liberté que j'avois recouvrée. Après un long esclavage, redevenu maître de moi-même & de mes actions, je me voyois au milieu d'une grande ville abondante en ressources, pleine de gens de condition, dont mes talens & mon mérite

ne pouvoient manquer de me faire accueillir si-tôt que j'en ferois connu. J'avois, de plus, tout le tems d'attendre; & vingt francs que j'avois dans ma poche, me sembloient un trésor qui ne pouvoit s'épuiser. J'en pouvois disposer à mon gré sans rendre compte à personne. C'étoit la premiere fois que je m'étois vu si riche. Loin de me livrer au découragement & aux larmes, je ne fis que changer d'espérance; & l'amour-propre n'y perdit rien. Jamais je ne me sentis tant de confiance & de sécurité: je croyois déjà ma fortune faite, & je trouvois beau de n'en avoir l'obligation qu'à moi seul.

La premiere chose que je fis, fut de satisfaire ma curiosité en parcourant toute la ville, quand ce n'eût été que pour faire un acte de ma liberté. J'allai voir monter la garde; les instrumens militaires me plaisoient

184 LES CONFESIONS.  
beaucoup. Je suivis des processions ; j'aimois le faux bourdon des prêtres. J'allai voir le palais du Roi : j'en approchois avec crainte ; mais voyant d'autres gens entrer , je fis comme eux , on me laissa faire. Peut-être dus-je cette grace au petit paquet que j'avois sous le bras. Quoi qu'il en soit , je conçus une grande opinion de moi-même en me trouvant dans ce palais : déjà je m'en regardois presque comme un habitant. Enfin , à force d'aller & venir , je me lassai , j'avois faim , il faisoit chaud ; j'entrai chez une marchande de laitage : on me donna de la giuncà , du lait caillé , & avec deux griffes de cet excellent pain de Piémont que j'aime plus qu'aucun autre , je fis pour mes cinq ou six sols un des bons dînés que j'aie faits de mes jours.

Il fallut chercher un gîte. Comme

LIVRE II. 185  
je favois déjà assez de piémontois pour me faire entendre , il ne me fut pas difficile à trouver , & j'eus la prudence de le choisir plus selon ma bourse que selon mon goût. On m'enseigna dans la rue du Pô la femme d'un soldat , qui retiroit à un fou par nuit des domestiques hors de service. Je trouvai chez elle un grabat vide & je m'y établis. Elle étoit jeune , & nouvellement mariée , quoiqu'elle eût déjà cinq ou six enfans. Nous couchâmes tous dans la même chambre , la mere , les enfans , les hôtes ; & cela dura de cette façon tant que je restai chez elle. Au demeurant , c'étoit une bonne femme , jurant comme un charretier , toujours débraillée & décoëffée , mais douce de cœur , officieuse , qui me prit en amitié , & qui même me fut utile.

Je passai plusieurs jours à me livrer

uniquement au plaisir de l'indépendance & de la curiosité. J'allois errant dedans & dehors la ville, furetant, visitant tout ce qui me paroïssoit curieux & nouveau, & tout étoit pour un jeune homme sortant de sa niche, qui n'avoit jamais vu de capitale. J'étois sur-tout fort exact à faire ma cour, & j'assistois régulièrement tous les matins à la messe du Roi. Je trouvois beau de me voir dans la même chapelle avec ce Prince & sa suite : mais ma passion pour la musique, qui commençoit à se déclarer, avoit plus de part à mon assiduité que la pompe de la cour, qui bientôt vue & toujours la même, ne frappe pas long-tems. Le Roi de Sardaigne avoit alors la meilleure symphonie de l'Europe. Somis, Desjardins, les Bezuzzi y brilloient alternativement. Il n'en falloit pas tant

pour attirer un jeune homme que le jeu du moindre instrument, pourvu qu'il fût juste, transportoit d'aise. Du reste, je n'avois pour la magnificence qui frappoit mes yeux, qu'une admiration stupide & sans convoitise. La seule chose qui m'intéressât dans tout l'éclat de la cour, étoit de voir s'il n'y auroit point là quelque jeune princesse qui méritât mon hommage, & avec laquelle je pussé faire un roman.

Je faillis en commencer un dans un état moins brillant, mais où, si je l'eusse mis à fin, j'aurois trouvé des plaisirs mille fois plus délicieux.

Quoique je vécut avec beaucoup d'économie, ma bourse insensiblement s'épuisoit. Cette économie au reste étoit moins l'effet de la prudence que d'une simplicité de goût que même aujourd'hui l'usage des grandes tables

n'a point altéré. Je ne connoissois pas, & je ne connois pas encore de meilleure chere que celle d'un repas rustique. Avec du laitage, des œufs, des herbes, du fromage, du pain bis & du vin passable, on est toujours sûr de me bien régaler ; mon bon appétit fera le reste, quand un maître-d'hôtel & des laquais autour de moi ne me rassasieront pas de leur importun aspect. Je faisois alors de beaucoup meilleurs repas avec six ou sept sols de dépense, que je ne les ai faits depuis à six ou sept francs. J'étois donc sobre faute d'être tenté de ne pas l'être : encore ai-je tort d'appeler tout cela sobriété ; car j'y mettois toute la sensualité possible. Mes poires, ma giuncà, mon fromage, mes griffes, & quelques verres d'un gros vin de Montferrat à couper par tranches, me rendoient le plus heu-

reux des gourmands. Mais encore avec tout cela pouvoit-on voir la fin de vingt livres. C'étoit ce que j'appercevois plus sensiblement de jour en jour ; & malgré l'étourderie de mon âge, mon inquiétude sur l'avenir alla bientôt jusqu'à l'effroi. De tous mes châteaux en Espagne, il ne me resta que celui de chercher une occupation qui me fît vivre, encore n'étoit-il pas facile à réaliser. Je songeai à mon ancien métier ; mais je ne le favois pas assez pour aller travailler chez un maître, & les maîtres même n'abondoient pas à Turin. Je pris donc, en attendant mieux, le parti d'aller m'offrir de boutique en boutique pour graver un chiffre ou des armes sur de la vaisselle, espérant tenter les gens par le bon marché, en me mettant à leur discrétion. Cet expédient ne fut pas